

LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL
2021

FRATERNFI | FMFNT



Frater-
nelle-
ment

LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL
2021

┌ Ce livre appartient à :
└

Le livre de l'académie de Créteil 2021
s'inscrit dans le cadre des actions territoriales
menées par la Mission
« Maitrise de la langue et des langages –
prévention de l'illettrisme ».

LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL

2021

Frater- nelle- ment

FRATERNITÉ

Élèves
et
écrivains,
élèves
écrivains.



ACADÉMIE
DE CRÉTEIL

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Vous pouvez retrouver ces textes
et des informations supplémentaires
en vous rendant sur le site :
<http://langage.ac-creteil.fr/>

© Rectorat de l'académie de Créteil, 2021
ISBN : 978-2-11-139633-3
ISSN : 2555-2147

AUTEURS AYANT PARRAINÉ LE PROJET

SÉVERINE DAUCOURT

ELITZA GUEORGUIEVA

SOPHIE LAROCHE

LISE MARTIN

ISABELLE PANDAZOPOULOS

MARIA POBLÈTE

SONIA RISTIC

ANNE SAVELLI

LUC TARTAR

Cet ouvrage a été édité
avec le soutien de la Délégation académique
à l'action culturelle (DAAC) et de la
Direction de la communication du rectorat
de l'académie de Créteil.

Il a été réalisé et cofinancé en partenariat
avec la Médiathèque départementale de Seine-et-Marne,
la Maison des écrivains et de la littérature,
le département du Val-de-Marne et la Maison de la Poésie.

Après la liberté et l'égalité, le « Livre de l'académie de Créteil » illustre cette année le thème de la fraternité. Un choix particulièrement pertinent dans un contexte marqué par les contraintes sanitaires, où tout ce qui rapproche et lie « fraternellement » les êtres est plus que jamais essentiel.

Dans ce cinquième ouvrage de la collection, comme dans les parutions précédentes, des textes écrits collectivement par des élèves de sixième font écho à des textes conçus pour eux par des écrivains « parrains », tous auteurs reconnus. Neuf classes ont ainsi rencontré chacune un écrivain, venu avec son texte pour en partager la lecture et amener « sa » classe à inventer sa propre écriture.

À chacun des trois départements de l'académie a été associé un genre littéraire : le roman pour la Seine-Saint-Denis, la poésie pour le Val-de-Marne, le théâtre pour la Seine-et-Marne. Chaque classe, accompagnée de son professeur, s'est inspirée du texte de son « parrain » ou de sa « marraine » pour laisser voguer son imagination. Avec humour, avec fantaisie, mais aussi avec gravité, pour dénoncer les ostracismes et défendre les valeurs fraternelles de la solidarité, de l'entraide et du partage.

Les textes une fois écrits ont été mis en page et illustrés par des élèves de terminale du lycée Alfred-Costes à Bobigny – ainsi est né un livre à part entière.

Cette collection, pilotée par la mission « Maitrise de la langue et des langages – prévention de l'illettrisme », illustre l'effort engagé par notre académie en faveur de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture, et plus largement de la maitrise de la langue française. Un apprentissage déterminant pour tous les élèves dans la réussite de leur parcours scolaire, mais aussi, ensuite, de leur insertion sociale et professionnelle.

Cette publication est soutenue par la Direction de la communication et la Délégation académique à l'action culturelle (DAAC) de l'académie de Créteil. Elle a bénéficié du fidèle appui de la Médiathèque départementale de Seine-et-Marne, de la Maison des écrivains et de la littérature, du département du Val-de-Marne et de la Maison de la Poésie. Les rencontres avec chaque écrivain ont pu avoir lieu grâce à leur aide, et je leur en suis très reconnaissant.

Je félicite chaleureusement pour leur créativité et leur engagement les élèves de sixième et de terminale qui ont conçu cet ouvrage, et j'exprime toute ma gratitude aux auteurs et aux enseignants qui les ont accompagnés dans l'invention de ces personnages, de ces textes, de ces images, jusqu'à ce que naisse ce livre.

Daniel Auverlot

Recteur de l'académie de Créteil

du recteur
Le mot



VAL-DE-MARNE

POÉSIE

N

TEXTE **1**

Fraternelle dérive
Fraternité Triptyque

Collège Nicolas-Boileau à Chennevières-sur-Marne

PAGE **42**

SÉVERINE DAUCOURT

Classe de 6° 3

TEXTE **2**

Sonorités
3 272 signes de fraternité

Collège Pierre-Brossolette à Villeneuve-Saint-Georges

PAGE **48**

ELITZA GUEORGUEVA

Classe de 6° 3

TEXTE **3**

Songe à la douceur
Ensemble et unis

Collège Paul-Éluard à Bonneuil-sur-Marne

PAGE **53**

ANNE SAVELLI

Classe de 6° B

TEXTE 1

PAGE 14

La claquette et la tongue
Fraternité fracassée

SOPHIE LAROCHE
Classe de 6^e 2
 Collège Pierre-Sémard à Drancy

TEXTE 2

PAGE 22

Veux-tu être mon ami ?
Veux-tu être mon ami ?... Suite

ISABELLE PANDAZOPOULOS
Classe de 6^e E
 Collège Françoise-Dolto à Villepinte

TEXTE 3

PAGE 30

Le bonnet
L'eau de la nouvelle chance

MARIA POBLÈTE
Classe de 6^e A
 Collège Lucie-Aubrac à Villeteuse

TEXTE 1

PAGE 62

À l'aide !
Cinq pour un

LUC TARTAR
Classe de 6^e C
 Collège Les Creusottes à Villeneuve-sur-Bellot

TEXTE 2

PAGE 72

Monsieur Diction et monsieur Fronton
Appeler les grands à l'aide

SONIA RISTIC
Classe de 6^e B
 Collège Louis-Aragon à Torcy

TEXTE 3

PAGE 80

Sur le banc de touche
Sur le banc de touche... Suite

LISE MARTIN
Classe de 6^e 2
 Collège Georges-Politzer à Dammarie-les-Lys



Les collégiens de la Seine-Saint-Denis
ont travaillé avec trois auteures

La classe de 6^e 2

du collège Pierre-Sémard à Drancy
avec SOPHIE LAROCHE

La classe de 6^e E

du collège Françoise-Dolto à Villepinte
avec ISABELLE PANDAZOPOULOS

La classe de 6^e A

du collège Lucie-Aubrac à Villetaneuse
avec MARIA POBLÈTE

dans le cadre d'un partenariat
avec la Maison des écrivains
et de la littérature

Classe de 6^e 2Collège Pierre-Sémard
à Drancy**ÉLÈVES**

JALIL JACK BALAZI ATCHI NILLAMA
JOANA BATISTA MESQUITA
NOHAM BOUIBRINE
SAFA BOUYAKOUB
ADAM CHRIF
ANA COCA
MARIA DRAME
NELSON FARIDI SAID
WASSIM GHEMRI
YASSINE JERTILA
MOHAMED KHAMCHANE
THUSINTHA KIRUBADASS
THAMILISAI MOHANARUBAN
MARYAM NIMAGA
FERIEL RELAM
JALARUVI SENTHURAN
SHARMINA SIVAKUMARAN
SOVANNARITH SOPHEAP
ADRIEN SRIKANTHA SURIESRAJAH
VLAD TIRGOLA

PROFESSEURES

MARTINE VILA,
professeure de lettres
LAURIANE MATHIEU,
professeure documentaliste



SEINE-SAINT-DENIS
RÉCIT

Classe de 6^e E

Collège Françoise-Dolto
à Villepinte

ÉLÈVES

NOËLLA ALVES GOMES
SAFWANE AMARA
MALAËKA ARSHAD
ADIL BENAMEUR
SOFIANE BENYAHIA
RAPHAËL BLAI
AYMEN BOUMEDIENE
GHIZLÈNE DERRAZ
CHEICK-ATKHANA DIARRASSOUBA
SHAÏNA DJIDDA
EMIRA EL MABROUK
EVRA ELEZUO
MAÏSSA HASSINI
GIULLIAN HILL
BIEN AIMÉ MAFUTA KITAMBALA
CHAINESSE MELOUK
KING MESSIE PABU MPENYI
HOLLY RIGODON
CHARLY SENG
MÉLISSA TEA
ABDELRAHMANE TLEMSANI
CISSÉ TRAORÉ
ETHAN VELUT
ABDELEBASSET ZEGGAI

PROFESSEURE

JUSTINE CROIX,
professeure de lettres

Classe de 6^e A

Collège Lucie-Aubrac
à Villetaneuse

ÉLÈVES

ADEM ALABAY
MARIAM ANE CAMARA
VALOUA-JUNIOR BAMBA
RAYAN CORTES
MAYLIS CSEKE-MOREL
MINATA DIOMANDE
NDEYE AWA DIOP
VITHUSHAN GANESAN
YOUSRA GUESSAS
MAÏSSA ISSAADI
RYAN JEUDY
VÉRONIQUE JOHN
LOSSENI KARAMOKO
DANY LAMBERT
ISMAIL MEZOVAR
BILAL MORDI
OPEYEMI OLADAPO
MIHAJLO PETROVIC
ALIYAN QAMAR
KENZA QUADRY
AYA RAHMOUNI
FOUSSENY SALLA
YASMINE SEFIANE
ANÁÏS SI SAID

PROFESSEURS

MARIE SOULOUMIAC,
professeure de lettres
CÉDRIC ROBIN,
professeur documentaliste

La claquette et la tongue

Ne nous racontons pas d'histoire : nous sommes en avril, le ciel n'est pas bleu, pas complètement gris non plus, et le thermomètre ne dépasse pas les treize degrés. Ce qui est déjà un très bon score sur la côte normande à cette saison. L'application météo de monsieur Gréneveux annonce 12,7 degrés Celsius précisément. (Le professeur de SVT la consulte trois fois par jour depuis qu'il a appris qu'il accompagnerait les quatrièmes 4 en classe de voile. Monsieur Gréneveux est un professeur aussi consciencieux que frileux.)

Malgré ce temps d'avril-ne-te-découvre-pas-d'un-fil, Olivier et Lahlou remontent le quai pavé les orteils à l'air : tongues et claquettes aux pieds.

Ils sont les seuls ainsi chaussés.

Lila peste parce que ses chaussures en toile blanches ne le sont plus. Sacha, Mia et Zoé ont été avantagées : des années de danse leur ont appris à circuler sur la pointe des pieds et à sautiller. Leurs baskets en cuir n'ont pas trop souffert. Bien à l'abri dans ses bottes en caoutchouc, Valentin saute à pieds joints dans une flaque. Il atteint ses deux cibles, Réda et Malone. Dès lundi matin et le départ en bus, les deux garçons ont charrié leur habituelle victime. L'objet de leurs railleries cette fois : ses bottes jaunes en plastique.

– Alors Valentin, tu as aussi amené ta pelle et ton seau ?

– Alors Valentin, tu crois que tes bottes te permettront de marcher sur l'eau si ton Optimist se retourne ?

Lui a bien regretté de ne pas avoir eu la place de fourrer ses bottes au fond de son sac. Mais sa mère, décidément prévoyante, avait tenu à ce que :

– il emmène deux fois plus de vêtements que ce que les professeurs avaient suggéré ;

– il prenne des bottes en caoutchouc comme c'était « recommandé ». Valentin est le seul à en avoir apporté.

Puis le mauvais temps a offert à la victime une belle revanche. Pour la première fois, il ose répondre aux moqueries de ses deux copains qui ne le sont peut-être pas vraiment. (Est-on ami de quelqu'un dont on se moque régulièrement ? Même si on affirme que c'est juste pour plaisanter...) Depuis deux jours, Réda et Malone ont les pieds trempés et le nez qui coule (étrange effet, quand on y songe !) dans leurs sneakers certes signés d'une grande virgule américaine, mais pas étanches. Valentin, lui, non seulement a les pieds au sec mais ne prend aucun risque en mouillant les autres. (Merci maman, il faudra penser à lui dire.)

Mais revenons à Olivier et Lahlou, qui marchent tout derrière, cheveux et orteils au vent.

Ces deux-là ont bien failli ne pas partir en classe de voile. Les faits remontent au 7 février dernier. Un jeudi d'hiver, froid et ensoleillé. C'était aussi la veille des congés d'hiver, et l'excitation dans l'enceinte du collège était palpable.

Manque de chance pour les deux copains, en 1982 (soit bien avant leurs naissances !), le principal de l'établissement, monsieur Lepaident, s'est cassé la jambe au ski (sur une piste verte, qui plus est). Depuis, il abhorre ces vacances et n'entend pas du tout qu'elles grignotent les jours qui les précèdent par de l'agitation. (Oui, il abhorre et ne déteste point : monsieur Lepaident tient à partager avec les élèves et ses collègues son registre de langage soutenu.)

Or, ce jour-là, Olivier était d'une humeur agitée. Lui partait le lendemain soir au ski par le train de nuit, et s'imaginait déjà dévalant les pistes. Cette excitation l'a poussé à relâcher trop vite la tablette numérique de sa professeure d'histoire-géographie qu'il avait consultée en toute interdiction pendant la pause. (Il espérait effacer les devoirs prévus pendant les vacances. Mais cela, il ne l'avouera jamais, alors, de grâce, gardez l'information pour vous.)

La tablette a rebondi sur le bord de la chaise avant de s'écraser au sol. Son écran s'est fissuré de tout son long. Le coupable a vite replacé l'objet dans la sacoche de son enseignante et a filé hors de la classe, en espérant très fort que madame Lorthois se demanderait à quel moment elle avait bien pu cogner son sac et abîmer son contenu.

Ça n'a pas fonctionné.

Pire encore, madame Lorthois a utilisé sa tablette dès le début de son cours, qu'elle a immédiatement interrompu.

– Qui a touché à mon iPad ? s'est-elle exclamée sur un ton qu'elle espérait intimidant.

En vain : madame Lorthois a une voix de moineau. Personne ne s'est dénoncé, personne ne s'est même montré embarrassé.

Par un fâcheux concours de circonstances, il se trouve que madame Lorthois était également de mauvaise humeur ce jour-là. Elle allait en effet passer ses premières vacances sans son petit ami, parti pour une autre femme deux semaines plus tôt. L'ex ingrat s'était montré généreux quand il était encore amoureux : c'est lui qui avait offert ladite tablette.

Les élèves l'oublent souvent, mais les professeurs ont aussi une vie privée, parfois jolie, parfois triste, parfois les deux en même temps. Quand elle vient se cogner à la vie de classe, le choc peut être rude.

Madame Lorthois n'a rien lâché : elle ne quitterait pas la salle de cours tant que le coupable ne se serait pas dénoncé. Après tout, plus personne ne l'attendait chez elle. (Bien entendu, elle ne partagea pas la confidence.) Et si elle

restait, les élèves resteraient également. L'horloge murale affichait déjà un quart d'heure d'histoire silencieuse prise sur le cours de maths suivant quand Olivier a levé la main :

– C'est moi, m'dame.

Madame Lorthois n'a marqué aucun soulagement d'avoir démasqué le coupable. Pour elle, l'affaire n'était pas terminée :

– Accompagne-moi chez monsieur Lepaident, a-t-elle juste répondu.

Olivier s'est exécuté sans préciser qu'il allait loucher les maths, sa matière préférée. Les autres l'ont regardé partir sans oser commenter. Seul Lalhou savait qu'Olivier était le coupable : il avait fait le guet devant la salle de cours pendant le méfait. Mais pour rien au monde, il n'aurait balancé son meilleur copain.

Olivier et Lalhou se sont rencontrés en classe de sixième. Les deux voisins de classe étaient tous les deux impressionnés ce jour de septembre. Mais ils n'ont pas réagi de la même manière. Lalhou s'est muré dans un silence protecteur, Olivier, lui, commentait tout ce qu'il voyait comme si déverser des pelletées de mots sur cette rentrée la rendait moins intimidante.

Puis Olivier s'est tu à son tour. Et là, au bout de quelques minutes, Lalhou lui a adressé un grand sourire et lui a murmuré :

– Alors, toi aussi, finalement, tu penses comme moi ?

La surprise d'Olivier a cédé la place à une envie de rire qu'il a eu le plus grand mal à contenir. Dès la pause suivante, les présentations étaient faites et l'amitié nouée. De ces nœuds de marins qui résistent à toutes les tempêtes.

Olivier et Lalhou n'ont pas du tout grandi dans le même environnement. Le père d'Olivier est cadre supérieur dans une grande entreprise. La famille habite une maison en pierres de taille entourée d'un vaste jardin. Une marquise protège les visiteurs de la pluie. Elle permet aussi de se déchausser avant de pénétrer, pour ne pas salir l'entrée. Ne vous y trompez pas : les parents d'Olivier ne sont pas des personnes austères et hautaines. Tout juste ont-ils quelques principes. Chez eux, on ne mange pas les frites avec les doigts (à part les rares et heureuses fois où le dîner est remplacé par un restaurant où l'on vient comme on est). On ne porte pas non plus de tongues en vacances, ce n'est pas vraiment vulgaire, mais tout de même populaire. Le père d'Olivier leur préfère de loin les espadrilles et leurs semelles de corde qui s'usent sur les rochers bretons.

Lalhou, lui, vit en cité, avec tout ce que cela comporte certes de difficultés, mais aussi de jolis liens, loin des clichés des chaînes télévisées d'information avides d'images de violence. Chez lui, on ne mange pas de porc et on ne méprise pas ceux qui en consomment. On ne porte pas non plus de claquettes, même si c'est la mode avec des chaussettes. Le père de Lalhou a une théorie sur le sujet : s'il faut détaier, des claquettes, ce n'est pas pratique. Il sait, il l'a expérimenté.

Deux univers, deux regards sur le monde, mais qui partagent la même ouverture d'esprit, et ces deux-là se fréquentent aussi en dehors du collège depuis trois ans déjà. Ils dorment chez l'un, ils dorment chez l'autre.

Il n'y a que le voyage qu'ils n'ont pas encore tenté ensemble. Alors, même si c'était encadré par les professeurs et à des fins pédagogiques, ils ne comptaient pas manquer la classe voile du mois d'avril.

Seulement, en cette fin de matinée de février, la rumeur s'est répandue plus vite qu'un nouveau téléphone à la pomme le jour de sa mise en vente : Olivier allait être privé de voyage à cause de la dégradation de la tablette de madame Lorthoïs. À la fin du cours de maths, Réda et Malone sont venus charrier Lahlou :

– Est-ce que tu veux partager notre chambre, maintenant que tu te retrouves seul ?

Lahlou n'a pas répondu. Pas parce que le silence restait sa défense réflexe face aux situations difficiles, mais parce qu'il avait bien mieux à faire. Sans perdre une seconde, il a dévalé l'escalier, remonté le couloir qui mène à l'administration et ouvert la porte du principal sans même prendre la peine de frapper d'abord (ce qui est vraiment risqué, vous le reconnaîtrez !) :

– Croyez pas ce qu'il dit, c'est moi qui l'ai cassée, a-t-il lâché, essoufflé. Olivier s'est dénoncé pour me protéger.

Sous ce ciel quand même plus gris que bleu, dans ce joli port de pêche normand, Olivier et Lahlou marchent les orteils à l'air.

Lahlou n'a jamais voulu en démordre : Olivier n'y était pour rien, c'était lui le coupable.

Olivier n'a rien cédé : Lahlou ne savait pas de quoi il parlait, il était aux toilettes quand Olivier a commis son méfait.

Allez savoir pourquoi... Cette obstination contre vents et sanctions a ému le principal. (Lui aussi avait eu un très bon copain au collège.) Il fallait quand même bien clore cette affaire. Les parents des deux garçons ont été appelés sur le champ. Tandis qu'ils attendaient tous l'énoncé de la sanction, Lahlou et Olivier se sont fait une promesse.

Le principal s'est montré conciliant : l'assurance de l'établissement prendrait en charge la réparation. Les garçons ont quand même écopé de deux heures de colle pour... mensonges.

Ce matin, sur le marché de cette petite ville côtière, les garçons ont tenu leur engagement. Ils ont fait quelques achats. Depuis, l'un marche en tongues, l'autre en claquettes.

Au fait, c'est Lahlou qui porte les tongues.

Et Olivier qui se balade en claquettes.

Fraternité fracassée

Aujourd'hui, c'est le retour des vacances de la Toussaint. Une rentrée particulière car Olivier et Rose ont déménagé et découvrent leur nouveau collège. Ils lisent son nom, « ODEMON », inscrit sur un mur gris et délabré, puis franchissent le portail cassé. Ils se regardent, étonnés de voir le bâtiment dans cet état. La devise de l'établissement leur donne des frissons : « Irrespect, Rivalité, Méchanceté ».

Olivier se tourne vers Rose et s'exclame :

– Comme ce collège fait peur ! T'as vu les façades rouges et les tags !

Rose a les cheveux bouclés châtain clair, elle s'habille toujours en veste de jean. Elle adore le chocolat, surtout le chocolat blanc, mais elle aime aussi beaucoup les légumes. Elle joue souvent à des jeux de cartes avec son frère, adore la couleur bleue et déteste porter du violet. Olivier a les cheveux noirs. Il met toujours des tee-shirts noirs. Il raffole des fruits et du caramel. Il aime jouer aux jeux de société.

Les deux enfants rangent leurs téléphones. Ils s'étonnent que les surveillants ne vérifient pas les carnets et que les autres élèves rentrent téléphone en main. Rose repère des bagarres dans le hall. Une étrange sonnerie retentit : elle ressemble à un rire effrayant. Olivier montre à sa sœur l'endroit où ils doivent se ranger mais ils constatent que les autres sont éparpillés. Le frère et la sœur les suivent en direction de la salle d'arts plastiques.

Le professeur d'arts plastiques, monsieur Noirchard, attend les élèves dans sa classe. Les affiches exposées, les têtes de mort, les murs peints en noir très sombre effraient nos deux héros. Les élèves s'assoient sans la permission du professeur, certains mettent leurs pieds sur les tables et d'autres tapotent sur leur téléphone. La moitié lance des papiers, l'autre gribouille sur les tables. Seuls Rose et Olivier s'installent correctement.

Un camarade, Malcom, prend le tube de peinture de Rose et le jette sur le professeur. Monsieur Noirchard, énervé, frappe l'élève. Celui-ci lui rend son coup. Rose demande très respectueusement au professeur :

– Excusez-moi monsieur, puis-je aller chercher mon tube de peinture ?

Et pourtant, le professeur s'énerve contre elle et lui colle deux heures de retenue.

C'est l'heure de la récréation. En descendant les escaliers, Olivier et Rose constatent que tout le monde se frappe, même les surveillants ! La cour est petite, ses murs sont fissurés. Tout à coup, trois grands troisièmes s'approchent d'eux et les insultent. Le frère et la sœur réussissent à s'échapper et se réfugient dans les toilettes. Ils tombent alors sur des élèves qui font des graffitis. D'autres se font harceler, même là.

À ce moment-là, deux cinquièmes, Harmonie et Clément, rejoignent discrètement Rose et Olivier et leur révèlent qu'eux aussi sont harcelés. Ils leur proposent de venir dans un endroit « secret » : le CDI.

Quand ils y arrivent, ils voient des piles de livres tout déchirés, un sol sale couvert de traces. La professeure documentaliste est à moitié cachée derrière son bureau, on aperçoit juste ses yeux marron et ses cheveux lisses châtons.

– C'est une merveilleuse professeure, très gentille mais qui fait semblant d'être méchante devant les autres, explique Clément.

Elle s'approche d'eux et ils lui indiquent la raison de leur présence. Ils s'assoient tous autour d'une table au fond du CDI et la professeure se met à leur expliquer la raison des problèmes de ce collège. Il y a vingt ans, lorsque le principal était petit, il était lui-même harcelé. Devenu adulte et principal de cet établissement, il s'est vengé sur le fils de son harceleur, monsieur Fox, qui avait intégré le collège sans savoir qui le dirigeait. Il a établi des lois permettant le harcèlement pour parvenir à ses fins. La professeure documentaliste était jadis sa meilleure amie et malgré ce qu'il est devenu, elle est restée à ses côtés. Une fois que la documentaliste a fini son récit, Olivier chuchote :

– Nous devons établir un plan pour changer ça !

Rose reprend :

– Nous devons aussi protéger les enfants harcelés, mais comment allons-nous réussir ?

Harmonie l'encourage :

– Clément et moi, nous allons vous aider ! Il faudrait réunir les deux anciens ennemis, pour qu'ils se présentent des excuses et qu'ils se réconcilient.

Une semaine plus tard, le plan est prêt. La professeure documentaliste a convoqué monsieur Fox pour le faire venir au collège. Harmonie et Clément se chargent d'attirer le principal dans une salle de classe vide pendant que Rose et Olivier y dirigent monsieur Fox. Ils ont décidé de rester pour faire les médiateurs entre les deux ennemis et tenter de rétablir le dialogue.

Quand ils se rendent compte du piège, monsieur Fox et le principal refusent de discuter. Rose, Olivier et leurs camarades font alors leur possible pour les convaincre d'essayer, et tout le monde finit par entrer dans la salle.

Après quelques heures de bruits, de cris et d'insultes, un certain calme s'installe. Les deux hommes continuent d'échanger de manière plus apaisée.

En sortant, ils discutent tranquillement. Le principal n'a jamais semblé aussi serein :

– Vous avez raison, dit-il. Nous ne sommes plus des enfants.

– Merci les jeunes ! ajoute monsieur Fox. Vous nous avez énormément aidés.

– Nous allons revoir les règles, conclut le principal.

Une nouvelle semaine commence. Le principal réunit tous les élèves en présence de monsieur Fox pour leur annoncer les changements au collège. Le principal constitue des groupes d'élèves et donne une mission à chacun : créer de nouvelles règles, imaginer un nouveau nom pour le collège, nettoyer la cour et les salles de classe...

Quand vient son tour de parler, monsieur Fox annonce qu'il va aider à rénover le collège. Sa fortune servira à favoriser le vivre-ensemble.

Après quelques semaines de travail, tout le collège rebaptisé « Osange » se réunit pour célébrer le retour de la fraternité dans l'établissement. À présent, dans ce

collège flambant neuf, tous les élèves sont retournés en classe de façon paisible.
Olivier, Rose et leurs camarades ont repris les cours, les jeux et... les chamailleries !

RÉCIT

TEXTE 1

CLASSE DE 6^e 2
Collège Pierre-Sémerd - DRANCY

Veux-tu être mon ami ?

Les jours de rentrée, les cœurs battent toujours un peu à contretemps. Un mélange de plaisir et d'angoisse qui a empêché de profiter pleinement des derniers jours de vacances. On doit ranger sa chambre, jeter, trier, classer, se coucher tôt pour s'habituer à se réveiller quand le soleil n'est pas encore levé. Les parents recommencent à donner des ordres et à tout interdire. On joue encore dehors mais pas trop tard, on joue sur la console mais pas trop longtemps. Et soudain, ils veulent savoir avec qui on discute sur les réseaux sociaux : c'est qui celui-là, je ne le connais pas... On ressort les chaussettes, les cartables, le blouson. Dehors, il s'est remis à pleuvoir. On a beau faire, le temps passe, le 1er septembre est là. À la télé, la radio, et dans les journaux, on ne parle que de la rentrée comme si c'était une fête ! Personne ne dit que ça fait des boules au ventre et des nœuds dans la tête.

Pire que tout, le jour où tu entres en sixième. Où tu te retrouves au milieu de trois cents élèves dans une cour immense en attendant d'être réparti dans l'une des huit classes. Ce que tu redoutes arrive. Tu vois tous ceux que tu connais depuis la maternelle partir en sixième 5. Quand tu entends enfin prononcer ton nom, tu avances vers ta classe. Il te semble que tout le monde te regarde en riant. C'est pire que le pire des cauchemars. Tu ne connais personne. Tu voudrais pleurer, crier que c'est injuste, supplier qu'on te rende tes vieux amis, ton ancienne maîtresse, ton ancienne école et ton insouciance. Mais comme il paraît que tu es grand, tu serres les dents et tu retiens tes larmes.

Le soir, quand on te pose la question, tu racontes que tout s'est bien passé. Tu ne connais personne. C'est pas grave. Tu leur dis bravement que tu vas te faire des amis, plein d'amis. Ils ont l'air super et tes profs aussi, gentils et détendus, tellement compréhensifs. Tu mens et personne chez toi ne s'en rend compte. Tes parents ne t'écoutent pas. Ils ont des tas de soucis, avec leur chef, leurs horaires de travail. Ils organisent l'année à tour de bras avec des rendez-vous en tous genres. Et puis ta sœur est entrée à l'école maternelle. Il paraît qu'elle ne supporte pas. Tes parents s'inquiètent. Ils s'organisent pour venir la chercher le midi, qu'elle mange à la maison, qu'elle fasse la sieste ici avec son doudou. Qui a dit que c'était bien de grandir ? Tu as envie de pleurer et cette fois tu as honte. Tu cours dans ta chambre où tu fais semblant de faire tes devoirs.

En vérité, ceux de ta classe, tu leur trouves à tous des airs de rien du tout, tu ne saurais les décrire, ils se ressemblent tous, ce sont des inconnus totalement indifférents à qui tu es comme à ce que tu éprouves.

Quatre semaines passent et rien ne change.

Honnêtement, tu n'aurais jamais cru que ce soit si difficile de se faire de nouveaux amis. À la récré, tu retrouves ceux d'avant mais ce n'est plus la même chose. Ils parlent de profs que tu ne connais pas, de choses que tu n'as pas vécues, ils ont un emploi du temps qui ne correspond pas au tien. Tu les croises, ils te saluent, et déjà tu le vois bien, ils commencent à t'oublier.

Jusqu'au jour où arrive ce qui devait arriver.

L'établissement scolaire est immense et tu changes de salle toutes les heures. Tu n'as aucun sens de l'orientation, tu aurais dû suivre ceux que tu connais mais vous n'êtes que trois en cours de chinois. Maintenant tu as Sciences et Vie de la Terre et tu ne sais pas où se trouve ta salle. La première sonnerie retentit. Les couloirs se vident. Ils ont tous l'air de savoir où ils vont. Toi, tu dois être devenu parfaitement transparent. Personne ne te remarque. Même pas les surveillants. Tu n'oses pas demander de l'aide. Tu es timide, tu es idiot, tu es nouveau. Tu montes les escaliers, tu arpentes les couloirs, tu te mets à courir... tu as encore envie de pleurer. La prof est exigeante. Quand tu arriveras dans sa classe, elle ne te croira pas, et c'est sûr, elle va te coller une heure de retenue. Jamais tu ne t'es senti aussi seul. Abandonné. C'est comme dans les cauchemars.

Quand soudain, quelqu'un surgit au bout du couloir et te voyant, se précipite vers toi.

– Bonjour, je m'appelle Hugo, j'ai 11 ans, et toi, comment tu t'appelles ?

Tu recules d'un pas. Il est trop près, il parle trop fort, il n'a pas l'air d'avoir 11 ans. Tu lui dis qui tu es et en même temps tu essaies de le contourner. Il te met mal à l'aise, tu ne penses qu'à une chose, comment t'en débarrasser.

Mais il n'a pas l'air de s'en rendre compte.

– J'aime bien ton prénom. Et puis j'aime bien ta tête aussi. Tu veux bien être mon ami ?

Tu ouvres des yeux ronds, quelle question bizarre, que peux-tu lui répondre ? La bouche d'Hugo se tord et sa voix monte dans les aigus.

– Tu réponds pas ? Pourquoi tu réponds pas ? Tu veux pas ?

Hugo parle comme une mitraillette. Il a la peau rongée par des plaques de boutons purulents, de grands yeux qui ne se ferment pas, des tics et des tocs et une voix de crécelle. Mais le plus dérangeant, c'est qu'il s'est approché de toi, tout près trop près, de plus en plus près. Il te regarde à la loupe à moins qu'il ne te renifle... Tu as l'impression qu'il essaie de se coller contre toi, si fort que vous pourriez ne former plus qu'un.

Il te fait peur.

– Je sais pas, vas-y, laisse-moi ! Je suis pressé...

Tu forces le passage et tu te remets à marcher. Hugo ne se démonte pas. Il te suit, sautille à tes côtés, il a l'air tout content comme si tu lui avais promis une amitié éternelle.

– Tu vas où ? T'es dans quelle classe ?

Tu ne réponds rien, furieux. Il ne manquait plus que ce débile pour pimenter cette journée-catastrophe.

– Moi, je suis dans la classe Ulys et je vais aller en sixième 7 quand je pourrai tenir en place.

Tu sursautes. La sixième 7, justement c'est la tienne !

– Pourquoi tu vas pas dans ta classe ? demande Hugo, comme inquiet soudain d'errer dans les couloirs en rasant les murs.

– Je suis perdu, soupîres-tu au bout du désespoir.

– Ah bon ?! T'as quel cours ?

– SVT...

Tu lèves les yeux vers lui, perplexe.

– Viens !

Tu n'as d'autre choix que de le suivre. D'autant qu'il a l'air vraiment de savoir où il va.

Vous traversez le hall d'entrée en courant. Hugo rit aux éclats, il fonce à vive allure, tu peines à le suivre. Tu reconnais les lieux. Vous êtes bientôt arrivés.

Tu t'arrêtes net, tu ne veux pas qu'on te voie avec Hugo.

– C'est bon, merci, maintenant je vais me débrouiller.

Hugo te regarde droit dans les yeux. Il comprend exactement ce qui se passe. Il penche un peu la tête sur le côté, blessé. Il ouvre la bouche pour protester et la referme sans rien dire. Il s'en va et tu ne fais rien pour le retenir.

Au moment où tu vas entrer dans ta classe, Hugo se ravise.

– On se retrouve à la récré ?

Tu fais oui avec la tête. Et puis tu l'oublies.

Contre toute attente, la professeure de SVT est très compréhensive. Elle décide même de vous mettre en binômes. Tu tombes avec Nathan qui vient s'asseoir à côté de toi et te propose dans la foulée de faire partie de leur équipe. Il t'explique qu'il joue au foot tous les midis avec une bande. Les autres jours, ils sont à l'atelier Jeux de société. Tu acceptes avec enthousiasme.

Le soleil est revenu. Tout te semble soudain plus facile. Les premiers jours de la rentrée te semblent loin. Tu fais partie d'un groupe, tu es devenu un copain comme un autre. Tu tapes dans le ballon avec enthousiasme, tu fais tes devoirs avec eux en salle de perm, et tu affrontes Emma aux échecs sous l'œil admiratif des filles de ta classe.

– Tu te défends pas mal, concède la championne.

Tu rougis. Emma a les yeux clairs, des cheveux bouclés et un sourire incroyable.

Elle t'invite chez elle pour faire un exposé en Histoire le mercredi suivant.

Ce jour-là, tu l'as préparé comme si c'était le jour le plus important de ta vie. Tu as cherché des documents concernant ton exposé – sur les jeux olympiques en Grèce antique –, ils sont dans ton cartable, tu as mis ton polo préféré et tu as même piqué un peu du parfum de ton père.

Sur le chemin, juste en face de l'appartement d'Emma, tu entends quelqu'un crier.

– Tu veux être mon ami ?

Cette voix, tu la reconnais aussitôt. Et elle te fait l'effet d'une gifle. Tu te retournes et tu le vois. C'est Hugo qui va et vient sur le trottoir d'en face. Dix pas d'un côté, stop, et recommence en sens inverse. Il se balance d'avant en arrière, parfois il se tape même la tête sur le mur, il se gratte avec fureur le visage, arrête les gens qui s'écartent, il leur fait peur...

Une tristesse sans nom s'abat sur toi. Tu devrais détourner la tête, les yeux, l'oublier encore. Mais tu n'y arrives pas. Tu te sens minable à passer ton chemin. Tu reconnais le désarroi d'Hugo. C'est le même que le tien. Ce sentiment de solitude, cette impression d'abandon, comme si ton existence ne valait rien. Tu traverses la rue. Tu l'appelles :

– Hugo ?

D'abord il ne t'entend pas. Il te faut encore faire un pas et lui toucher le bras. Il s'arrête net. Te regarde en plissant les yeux.

– Tu me reconnais ? On s'est croisés un jour dans un couloir du collège.

– Tu veux être mon ami ?

Tu souris, tu le prends par la main.

– Oui, Hugo, je veux bien. On va essayer, ok ?

Hugo me regarde sans y croire. Il a raison. Je l'ai déjà trahi. Comment faire pour qu'il me fasse confiance ? J'avale ma salive, je prends ma respiration et je dis sans hésiter.

– Tu veux bien venir avec moi ? Je vais chez Emma pour un exposé ?

– Emma de la sixième ? demande-t-il, éberlué.

Je hoche la tête.

– Elle habite où ?

On avance tous les deux sur le même trottoir. J'ai le cœur qui bat à tout rompre. Je ne suis pas sûr d'être à la hauteur de l'amitié d'Hugo. J'ai peur. De la réaction d'Emma, de celle des Nathan, de tous ces autres qui me ressemblent.

Mais Hugo, tu vas voir, on va y arriver.

Veux-tu être mon ami ?

... Suite

Hugo et toi prenez le chemin de chez Emma. Hugo fait des bruits et des mouvements bizarres. Il recule, il avance, il recommence, tout en se tapant sur la tête.

– Ça va, Hugo ?

– J’ai peur.

– T’inquiète, tout va bien se passer.

Tu le rassures, même si toi aussi tu as peur. Emma est une fille gentille, elle pourra comprendre. Après tout tu n’es pas si sûr : la joueuse d’échecs tient beaucoup à sa réputation, et si elle te reprochait de l’associer à Hugo ? Vous arrivez devant la porte. Tu dis à Hugo d’un air gêné :

– Ne fais pas n’importe quoi là-bas !

Il balance la tête de haut en bas.

Tu te décides à sonner.

Emma ouvre la porte, elle a l’air mal à l’aise. Elle te demande sèchement :

– Pourquoi il est là ?

Hugo baisse immédiatement la tête.

– Je lui ai proposé de venir nous aider, il n’avait pas de groupe.

Elle vous dit d’entrer. Elle te prend à part.

– Hugo est ton ami ?

– Oui, il peut rester ? Il se tiendra tranquille.

– D’accord, répond-elle d’un air contrarié.

En entrant dans le salon, elle te demande si tu as fait des recherches sur les Jeux olympiques. Tu lui réponds que oui, tu as trouvé beaucoup de choses. Elle s’adresse à Hugo sur un ton cinglant :

– Et toi Hugo, tu peux nous aider ?

Hugo hoche la tête.

– Oui... oui... oui...

Emma lève les yeux au ciel. Tu sens que la situation t’échappe mais tu fais bonne figure.

Vous tentez de vous concentrer sur les documents que vous avez réunis mais Hugo vous en empêche en faisant claquer de plus en plus bruyamment sa langue contre ses dents. Emma le regarde de travers. Elle a clairement envie de vous dire de partir mais fait comme si de rien n'était et glisse à Hugo un livre sur votre exposé.

Il se fige puis il commence à trembler. Il devient tout rouge car il essaie de se contenir. Subitement, il attrape le livre et se tape la tête. Il déchire les pages, les chiffonne et les piétine.

– Mais dis-lui d'arrêter, c'est mes affaires ! s'agace Emma.

– Arrête Hugo !

– Mais il est fou ! crie Emma.

– Non, il n'est pas fou, il est différent, c'est tout.

Tu parles d'abord calmement puis tu hausses le ton. Plus tu cries, plus Hugo s'énerve.

– Hugo, arrête de déchirer les affaires d'Emma !

Cette fois, tu as crié si fort qu'Hugo a bondi. Son regard semble te dire « Pourquoi tu m'as emmené ici ? » Il baisse la tête et se met à courir vers la porte. Tu tentes de le retenir mais Hugo continue d'avancer. Il ne te voit pas, il ne t'entend pas. Tu hurles :

– Emma, allons le chercher !

– On s'en fiche d'Hugo, on a un exposé à faire ! rétorque Emma exaspérée.

– Imagine ce qui peut lui arriver !

– Bon, allons-y, abdique-t-elle.

Vous sortez de chez Emma sans vous adresser un mot.

Vous vous séparez en vous donnant rendez-vous à 18 h.

Les heures passent et tu ne trouves pas Hugo. Tu ne peux pas t'empêcher d'imaginer les pires scénarios. Tu vois une personne au loin, tu cries : « Hugo, c'est toi ? » Elle se retourne en te regardant bizarrement. Tu pars rejoindre Emma, dépité.

Elle non plus ne l'a pas trouvé. Vous finissez l'exposé sans vraiment vous parler.

Tu rentres chez toi complètement angoissé. Tes parents sont dans le salon. Ils ont toujours l'air aussi fatigués. Ta mère t'interroge sans quitter la télé des yeux :

– L'exposé s'est bien passé ?

– Oui, oui...

Tu n'as pas le courage de tout leur expliquer.

– Je suis fatigué, je préfère me coucher.

Tu montes dans ta chambre, tu t'écroules sur ton lit mais tu ne fermes pas l'œil de la nuit.

Le lendemain, tu arrives avec une boule au ventre au collège. Tu cherches partout mais tu ne trouves pas Hugo. Enfin, tu entends : « Tu veux être mon ami ? » Tu es rassuré. Tu t'approches et tu lui demandes :

– Qu'est-ce qu'il t'est arrivé hier ?

– Je ne sais pas. Pourquoi ? te répond Hugo comme si rien ne s'était passé. Je suis content d'être en histoire-géo avec toi.

– Oui, moi aussi, Hugo.

La sonnerie retentit. Tu commences à être nerveux. Tu as peur que ton exposé soit raté. Le professeur vous appelle Emma et toi. Tu te lèves, tu prends tes affaires mais curieusement, Sabrina prend la parole :

– Monsieur, finalement, c'est avec moi qu'Emma a fait l'exposé.

Le professeur te demande si Sabrina dit la vérité. Tu ne sais pas quoi répondre. Tu cherches Emma du regard en espérant qu'elle intervienne mais elle ne dit rien. De quoi a-t-elle peur au juste : d'avoir une mauvaise note ou qu'on la juge pour avoir accepté de travailler avec Hugo ? Tu ne comprends plus rien mais le professeur attend une réponse :

– Ce n'est pas vrai monsieur ! Elles n'ont pas fait l'exposé ensemble.

Sabrina et Emma s'exclament : « Si monsieur, il raconte n'importe quoi, c'est un menteur ! »

Le mot « menteur » te paralyse, tu as envie de pleurer. Tu as honte, tu as peur : et si plus personne ne voulait te parler ? Tu préfères te taire pour te faire oublier mais tu vois Hugo se mettre à taper sur sa table. Tu comprends qu'il a envie de parler mais qu'il n'y arrive pas. Il bégaye :

– Nn... Nnn... Nnoon, faux, c'est faux, faux.

Sabrina lui lance un regard furieux. Elle lui chuchote :

– Tais-toi, sale Ulys !

Ton sang ne fait qu'un tour, contre toute attente, tu te lèves et tu prends la parole :

– Pour quelles raisons faites-vous ça ? Qu'est-ce que cela peut apporter à votre vie ? Parce qu'il est handicapé,

vous pouvez le prendre de haut ? Parce qu'il ne va rien faire, parce qu'il ne va rien dire, vous vous donnez tous les droits ? Maintenant, c'est fini, je suis là pour le protéger. Si vous vous mettiez ne serait-ce qu'une seconde à sa place, vous comprendriez que la seule chose à faire c'est de l'aider !

Emma baisse la tête et dit :

– Je suis désolée.

Sabrina lui lance un regard assassin et déclare :

– Moi je n'ai pas à m'excuser.

Le professeur, qui jusque-là observait la scène, stupéfait, finit par intervenir :

– Sabrina, puisque tu ne veux pas t'excuser, tu iras t'expliquer dans le bureau de la principale. Je crois que beaucoup d'entre vous doivent des excuses à Hugo. Est-ce que quelqu'un a quelque chose à dire ?

Après un bref silence, toute la classe reprend à l'unisson :

– Hugo, tu veux être notre ami ?

Le bonnet

Le jour se lève. Les roues du chariot crissent. En s'entrechoquant les tubes métalliques produisent une musique stridente. Une porte grince. L'eau d'une douche évoque le bruit cristallin d'une source en montagne. Les chaussons des infirmières glissent sur le sol. Les murs de la chambre sont décorés de photographies des parents, petits frères, mamy, papy. Ils sourient, ou grimacent dans une tentative de déclencher un sourire. La guirlande de gros cœurs de toutes les couleurs suspendue à la potence du lit se balance doucement, bercée par l'air qui passe. Les appareils soufflent. Ils inspirent et ils expirent. Ils semblent vivants. De temps en temps, le souffle se transforme en un ronflement qui siffle. Les machines dorment-elles aussi ? Se réveillent-elles maintenant ?

Quelle heure est-il ? 6 h ? 7 h ? Encore engourdi par les examens de la veille, Pablo perçoit les bruits au loin. Il est dans le coton.

– Pourvu que ce ne soit pas le brancard, je n'aime pas ce lit qui roule trop vite et qui m'amène au bloc ! pense-t-il, tout ensommeillé.

– Ça va mon chaton ? Amanda, sa maman, est là, prête. Pomponnée, habillée, elle a déjà fait son lit, plié son drap, rangé l'oreiller. Elle tend le plateau du petit déjeuner. Pablo n'a pas faim, comme d'habitude. Les médicaments le barbouillent. Ça fait des nœuds dans l'estomac et des haut-le-cœur dans la gorge. Malgré leurs sourires, maman et l'infirmière sont inquiètes. Cette émotion, Pablo la reconnaît à ces minuscules traits qui se dessinent au milieu de leurs sourcils.

Elles tendent la réglette.

– Place le doigt aussi haut que ta douleur est grande.

– Voyons voir, hum. Un peu ? On va te donner un petit quelque chose.

– Quel jour sommes-nous ?

– Jeudi 3 septembre.

– C'est la rentrée.

Depuis sa longue carrière d'élève assidu et sage, c'est la première fois que Pablo ne retrouvera pas, à 8 h 30 pétantes, l'odeur de la craie, les accolades avec ses copains, les rigolades immédiates, les retrouvailles, la reprise des discussions à l'endroit précis où elles s'étaient arrêtées, simples comme l'amitié. Simples comme la fraternité. Simples comme bonjour, salut, tu joues ? Le seul responsable de son malheur est une maladie, un monstre, qui a surgi dans sa vie comme un ouragan, violent, emportant tout sur son passage.

– Oui, toi aussi, tu descendras dans ta classe ce matin rencontrer ton nouveau professeur. Tu iras au collège demain ; tu sais bien que l’adaptation doit être très progressive.

– Je rate la rentrée. C’est nul.

Le jour se lève. Six mois qu’elle attend ce matin. Elle a soigneusement nettoyé le sac à dos de l’année dernière, taillé ses crayons de couleur, changé la cartouche d’encre de son stylo plume préféré. Cette année, elle opéra pour du noir bien foncé. Le bleu, c’est pour les petits de l’école primaire. L’odeur de pain grillé chatouille ses narines. Elle a un peu faim, la veille au soir impossible d’avaler quoi que ce soit. Le bruit de la douche au loin se mêle aux informations de la radio. Des centaines de milliers d’élèves retournent en classe ce matin, annonce-t-on. 12 millions et des poussières.

Devant son bol de chocolat chaud, Estelle n’a plus faim. Son ventre produit de drôles de sons, on dirait des bulles qui éclatent, un tremblement de terre, un festival de pétards, elle a mal au cœur.

– Pourquoi répéter que c’est la rentrée ? Ça va, je crois qu’on a compris !

Six longs mois se sont écoulés depuis son accident de vélo. La scène se répète dans sa tête. La voiture qui roule vite, le virage en épingle, la côte trop abrupte, les graviers qui roulent sous les roues. Puis l’évanouissement. Et le réveil à l’hôpital, trois côtes cassées, le pied en compote, et ses parents affolés. Elle n’entend rien, elle est dans une bulle. Après l’opération, la rééducation est longue, fastidieuse, épuisante. Trois mois à tenter de mettre un pied devant l’autre, à pousser un ballon sur une ligne imaginaire, à essayer de garder l’équilibre. Désormais les séquelles sont presque invisibles. Elles se limitent à une légère claudication qui l’empêche de courir et elle n’a plus de cheveux sur le crâne. C’est le choc psychologique, un bouleversement émotionnel, tout rentrera dans l’ordre, dit le docteur. Estelle n’aime pas cette pelade. Qui l’aimerait ?

Quand la sonnerie retentit, le cœur d’Estelle s’emballe. Il cogne comme un marteau-piqueur, assombrissant tout, assourdissant les informations, les dizaines d’informations données par le principal du collège. Elle perçoit des bribes mais elles ne parviennent pas au bon endroit. Elles s’attardent au rez-de-chaussée de son cerveau, incapables de grimper les marches jusqu’au premier étage. « Vous êtes grands, ..., vous êtes dignes, ..., vous êtes ceux qui continueront à construire notre monde, ..., vivre dans la tolérance... »

Dans un joyeux brouhaha, les 27 élèves de la classe s'installent. Ils sortent trousse et cahiers, agenda et gourde d'eau. Après les formalités d'usage, présentation du collège, appel, ramassage des documents administratifs, la professeure annonce l'arrivée, le lendemain, d'un élève. Il sera sûrement un peu fatigué, il ne faudra surtout pas le bousculer, une dame de service sera à ses côtés pour l'aider dans ses déplacements. Il vient d'être soigné pour un cancer. Un long « Ohhhhh ! » se fait entendre. Il rebondit telle une balle de l'un à l'autre, d'un coin à l'autre de la salle. Il est suivi de mains qui se lèvent dans des gestes impatients, interrogent, posent des questions en rafale.

Estelle demeure silencieuse. Cette ignorance l'agace. Comment ça, ils ne sont jamais rentrés dans un hôpital ? De quoi ont-ils peur ? D'être mordus ? D'être contaminés ? De mourir ? « Pourvu qu'ils ne remarquent pas mon crâne arrière chauve et lisse comme un œuf, pense-t-elle. Mais non, personne ne verra rien, mon bonnet me protège, la bonne idée maternelle ! »

Ouf, c'est la récréation. Des petits groupes se forment. Les veinards qui se connaissent depuis des années s'agglomèrent. Les nouveaux se scrutent. Estelle repère des filles qui lui ressemblent. C'est bon, elle a des copines. Ouf, sauvée !

Quand Pablo entre dans la classe, 27 paires d'yeux le dévisagent de la tête aux pieds. Sa démarche est hésitante. Il avance timidement, s'appuyant sur ses béquilles rouges et vertes. La dame de service le suit, l'aide à s'installer à sa table. Ils chuchotent.

– Je reviens pour la récréation, tu veux ?

– Non merci, je veux me débrouiller tout seul.

Maintenant, pas maintenant ? Pablo a longuement préparé sa présentation. Il s'est même entraîné devant la glace à l'hôpital. Dix mois qu'il attend ce moment. Non, pas maintenant. Après la récré, c'est mieux.

– Hé, mais c'est quoi cette tignasse ? lance une fille.

– Ben, le coiffeur l'a raté on dirait, répond sa copine.

Estelle se tait. En s'éloignant du duo malveillant, elle entend d'autres horreurs qui l'atteignent comme des coups de poing. En plein cœur.

Pablo se terre à côté des toilettes. Il aimerait se dissoudre, disparaître. Il sait pourtant qu'il doit être courageux, il l'a promis. Il se souvient des paroles de sa mère : « Nous avons tous des choses étranges. Toi, tu n'es pas ordinaire avec ta maladie, tu es extraordinaire. »

Assis face à ses camarades, il prend une grande inspiration. Il se lance.

– Le cancer est une maladie grave ; sérieuse même. Ce sont des mauvaises cellules qui se collent ensemble et qui forment une boule. Cette boule s'appelle une tumeur. On ne sait pas pourquoi ça a commencé. J'avais très mal à la

jambe. Ma tumeur, elle était là, dans cet os. Les chirurgiens me l'ont enlevée. Je suis guéri. Les médicaments tuent les mauvaises cellules mais aussi les bonnes, celles qui font pousser les cheveux. Vous pouvez me demander tout ce que vous voulez, tout ce qui vous traverse.

Pablo balaie l'auditoire de ses grands yeux bleus.

Un papillon passe.

Estelle rompt le silence.

– L'année dernière, après mon accident de vélo, j'ai perdu mes cheveux, par poignées. Cela ne veut pas dire que je me les arrache ou que j'ai une maladie contagieuse.

Concentrée, les yeux fixés sur les filles moqueuses, elle esquisse un sourire puis tire sur son bonnet, découvrant son crâne chauve et brillant.

CLASSE DE 6^e A,
COLLÈGE LUCIE-AUBRAC À VILLETANEUSE

L'eau de la nouvelle chance

Un jeudi après-midi, la bande de Jean se retrouve au parc. La chaleur du mois de juin étouffe. L'odeur des fleurs envahit tout le monde. Au loin, les enfants s'amuse à faire des batailles d'eau. Leurs parents les regardent de leur table de pique-nique. Ils parlent. Ils rigolent entre eux.

– Dommage, le collège est en grève aujourd'hui. J'ai révisé comme une folle.

Jean s'installe sur la balançoire et s'agite de plus en plus vite. Souvenir s'assoit paisiblement sur l'herbe, tandis que Nicolas joue joyeusement sur le tourniquet et que Marie s'affale sur un banc. Elle fait défiler les réseaux sociaux sur son téléphone. Ils ne savent pas trop quoi faire. Jean donne l'idée à sa bande d'embêter Léa le jour suivant.

Léa, Arthur et Steve sont amis depuis la maternelle. Ils sont inséparables. Les garçons proposent à Léa de se retrouver au parc et d'aller à la piscine d'à côté. Lorsqu'ils arrivent, ils repèrent Jean et sa bande. Ils partent en cou-

rant faire la queue dans le hall. Ils font tout pour ne pas se faire repérer.

Marie hurle à Jean :

- Tu comptes encore enquiquiner Léa comme ça ?
- Toi aussi tu l’as embêtée à ce que je sache ? Tu vas arrêter de me parler sur ce ton !
- Calme-toi, on dirait un lion enragé.

Nicolas, calmement, s’adresse à ses deux amis :

- Arrêtez de vous disputer.

Jean crie :

- C’est moi le chef, je fais ce que je veux.

Après avoir récupéré leur ticket d’entrée, ils se dirigent vers les vestiaires pour se changer. Les garçons sont contents d’être là, ils vont pouvoir bien s’amuser. Léa, elle, se demande si elle va se faire remarquer par les autres élèves de sa classe. Elle se pose beaucoup de questions et se sent gênée d’être là, elle tremble comme une branche. Ils se dirigent tous les trois vers le grand bassin.

Les murs et le sol de la piscine sont ornés de carreaux bleus et blancs. L’odeur de chlore et de javel est très forte aujourd’hui. Dans le grand bassin, des adolescents plongent. Ça fait des éclaboussures. Un groupe d’enfants jouent dans le toboggan et éclatent de rire. Les vestiaires sont remplis d’une classe de CM1 qui va participer à un cours de natation. Un énorme brouhaha retentit. Les élèves s’agitent comme des rouges-gorges. Leurs cris et le bruit de l’eau résonnent.

Arthur et Steve sont impatients d’aller essayer le nouveau toboggan. Mais Léa n’est pas heureuse. Elle est confuse. Elle a remarqué que Jean et sa bande l’ont vue. Ils se retournent et lui lancent un regard agressif :

- Oh, regardez ! C’est la grosse qui ne sait pas nager.
- Léa, triste, part en courant se cacher dans les vestiaires.

Elle se sent en colère, furieuse contre la bande de Jean. « Je suis fatiguée par toutes ces moqueries », se dit-elle. La jeune fille se décourage. Steve et Arthur la rejoignent. « Ne les écoute pas, ils sont stupides et méchants. Toi, tu es intelligente et bienveillante. Viens Léa, on va au parc faire une bataille d'eau ! » propose Arthur.

Le lendemain, la classe de Léa retrouve Madame Remédios, la professeure de SVT, pour une sortie scolaire au parc. C'est une professeure qu'ils aiment bien. Elle est gentille et attentionnée.

Elle organise les groupes :

– Léa, Jean, Souvenir et Nicolas, vous êtes le premier groupe.

Léa pense aux moqueries qu'elle va subir toute la journée. Elle angoisse :

– Oh non, pas encore ! Je n'ai pas envie d'être avec eux.

Léa stresse, elle frissonne. Pendant ce temps, Madame Remédios répartit les autres élèves de la classe et donne les consignes :

– Le groupe de Léa, vous devez ramasser les déchets près de l'aire de jeux. Les autres groupes travaillent près des cabanes.

Léa se dit qu'il ne faut pas qu'elle se fasse remarquer, sinon ils ne vont pas la rater. Une fois arrivés à l'aire de jeux, Jean lance à Léa :

– Alors ma petite grosse, on ramasse les déchets ? Fais attention à ce que ton pantalon ne se déchire pas ! Ha ! Ha ! Ha !

Souvenir ajoute :

– On dirait que tu portes une taille de femme enceinte !

Léa rejoint Madame Remédios en pleurs. La professeure essaye de la réconforter :

– Mais qu'est-ce qu'il y a Léa ? Arrête de pleurer s'il te plaît.

– Personne ne m'aime. Je suis grosse. À chaque fois, Jean se moque de moi. Je n'ai plus confiance en moi.

– Écoute, on va aller le voir et discuter. Qu'en penses-tu ?

– Non madame, j'ai peur.

- Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer.
- D'accord, merci madame.

Cela fait un an que Léa travaille et fait des progrès en natation. Son entraîneur de natation synchronisée trouve qu'elle est très douée. Steve et Arthur l'ont vraiment aidée à avoir confiance en elle. Jean est dans le même club et participe aussi au spectacle de fin d'année.

Les gradins sont noirs de monde. Tout le collège est venu assister au spectacle, même Madame Remédios. La piscine est très lumineuse. La musique et les applaudissements rendent l'ambiance festive. Les cheveux de Léa brillent comme une étoile scintillante. Son maillot violet pailleté étincelle au milieu de la piscine. Steve et Arthur regardent Léa et son groupe réussir la figure impressionnante du flamant rose. Ils sont émerveillés. Mais tout à coup, Jean commence à se noyer et n'arrive plus à remonter à la surface. Léa abandonne le spectacle et va à son secours. Les spectateurs retiennent leur souffle.

Le spectacle est terminé. Le public se lève pour applaudir tous les participants. Jean s'approche de Léa : « Merci Léa, tu as été géniale ! Tu m'as sauvé ! Désolé pour toutes les insultes. » Léa et Jean se sentent légers et heureux. Maintenant, ils sont passés d'ennemis à amis.







VAL-DE-MARNE
POÉSIE

Les collégiens du Val-de-Marne
ont travaillé avec trois auteures

La classe de 6^e 3

du collège Nicolas-Boileau
à Chennevières-sur-Marne
avec SÉVERINE DAUCOURT

La classe de 6^e 3

du collège Pierre-Brossolette
à Villeneuve-Saint-Georges
avec ELITZA GUEORGUIEVA

La classe de 6^e B

du collège Paul-Éluard à Bonneuil-sur-Marne
avec ANNE SAVELLI

dans le cadre d'un partenariat
avec la Maison de la Poésie

Classe de 6^e 3

Collège Nicolas-Boileau
à Chennevières-sur-Marne



VAL-DE-MARNE
POÉSIE

ÉLÈVES

AARIZ BIN MAJEED
SIDELYA CAN
YACINE MOHAMED EL AMINE CHAREF
ZEROUKI
NESSIM FARÈS
TIAGO GASPAR
YANIS GHZAYEL
RANIA HAMAMI
AUNALDINE INNOCENT
ETHAN JANEZ
MANTUCARTCHUM JOÃO BICO
SEKOU KAMISSOKO
RAYAN MEISSA
DAPHNÉ MEZENGUÉ
ENZO MURESAN
JO-ANN N'DEPE
CALVIN POULIN
MASSYL RENAÏ
LEILA SADOU
SHARON SOUSSIA
ALPER SUNGUR
AMINATA TRAORE
BILAL TRAORE
EVA ZHANG
LÉANE ZINGILE

PROFESSEURES

FEDOUA HAJJAJ,
professeure de lettres
CAMILLE MIRANDA BAPTISTA,
professeure documentaliste

Classe de 6^e 3

Collège Pierre-Brossolette
à Villeneuve-Saint-Georges

ÉLÈVES

MOHAMED ABIB
GUY MARDOCHÉE ABLE
KELASSA EDI CHRIST-HOHAN
ATAHI
KORNILIA AZANDEGBE
ABRAHAM BADIAYI MPINGA
PRECILYA BERKANE
SAMI BOUKHARAZ
KERLINE CERILAN
ADAM CHERIFI
LÉA DELORME
DWAYNE GERNET
BEREN KILICARSLAN
FELICIA MONTEIRO COSTA
CARDY PANDA NZANIKI
ALEXY PHAKA
WALID SMA
STACY TARDIF
LORENZO TOUATI-DUDT
AISSETOU TOURE
DARIS ZEGTITOUCHE

PROFESSEUR

FRANK GUILLOU,
professeur de lettres

Classe de 6^e B

Collège Paul-Éluard
à Bonneuil-sur-Marne

ÉLÈVES

TEYLO ARNAUD CLEKA
IMAD BELAID
JAMYL BENGANA
MANEL BENKADDOURI
LÉA CSAMANGO
ALISHA DIARRA
WARREN FICADIERE
NIBEL GHERZOUL
EMMANUEL GOBINA PRISO
SOHEIL HABIB
JANNA JABRI
IMEN FATIMA LAHIDHEB
ADAM LEE AH FON
GÉRÉMY MASSART-JOUAN
CAMTOIRIA MNAMDJI
ILIAS MOULTAIN
LASSANA SAKHO
MOUNIR SOUIDI
LASSANA SOUMARE
FATOUMATA TONKARA

PROFESSEURS

ABDELAZIZ AÏT YOUSSEF,
professeur de lettres
AMÉLIE LEGERET,
professeure documentaliste

Fraternelle dérive

On est ensemble,
allez, tous à l'eau,
tous dans le même bateau !
Azi, hisse et ho !

Il va nous falloir lutter,
lutter pour le bien, le beau.
Il va nous falloir foncer,
charger en restant tout contre,
contre nos frères, contre nos sœurs,
tout contre elles et tout contre eux
dans la joie ou le malheur,
ensemble,
avançant dans le courant
sans retour
et parfois continuant
à rebours.

Il faut avancer
quand même la brise a expiré.
Il faut ramer
contre les difficultés
– pas simple de se regarder,
contre l'agressivité
– comment aimer et être aimé ?

Il faut avancer
quand la tempête a balayé
tout, tout sauf l'adversité
– les frontières de la cité.

Il faut aux autres s'ajuster
et les aider à s'adapter,
sans oublier,
une fois solitaires mais liés,
une fois alliés et solidaires,

de penser à réajuster
le pauvre climat dérégulé
– hiver printemps automne été.

Il faut avancer,
ne pas se noyer,
rester calme et respirer,
même si depuis peu, il nous faut avancer masqués.

Mais tu es mon frère ou ma sœur,
on est davantage que tout seul
et donc plus fort,
quels que soient l'âge,
le genre, les goûts et la couleur.
On est en chœur
contre l'ultra solitude,
l'ultra violence,
l'incertitude et le silence,
on est même plus fort que les flots,
on peut changer nos habitudes.

On a des mots
sur le bateau,
pour ne pas couler,
des devises pour laisser voguer :
LIBERTÉ, et les voiles sont prêtes à gonfler !
ÉGALITÉ, et les vagues sont apaisées !
FRATERNITÉ, et le vent commence à souffler !
Et un mot, au large, se met à chanter :
avancer avancer avancer.

Ce qui est beau
sur le bateau,
quand les voix s'élèvent,
c'est l'absence de choix :
on ne choisit pas,
ni sa sœur ni son frère,
c'est comme l'amour pas comme la guerre,
on doit faire avec,
trouver des rêves à partager,
être ensemble et s'accepter,
être ensemble et s'entraider,



être ensemble et s'amuser,
faire le choix
de laisser s'élever les voix
sans laisser jamais régner
une langue élue ou préférée.

Quand on est enfant unique,
on rêve parfois d'autre chose,
quand on a une sœur ou un frère,
il ou elle souvent nous indispose,
mais parfois, quand elle ou il te voit,
il ou elle bondit de joie.
La fraternité oui,
c'est un peu compliqué,
d'autant que si je suis ton sœur et que tu es ma frère,
alors il faut aussi parler
de sororité.

Bref, fille ou garçon, mémé ou bébé,
la fraternité a été condamnée
à perpétuité
à être la sœur de la liberté
et elle accourt toujours,
même de très loin,
pour la sauver.

Fraternité Triptyque

La vie en noir

colère – racisme – sexisme – orgueil
hypocrisie – malheur – agression – deuil
méchanceté – angoisse – injustice – violence
guerre – défense – guerre – vengeance

rage – individualisme – sauvagerie – tristesse
injustice – solitude – angoisse – détresse
angoisse – rage – solitude – silence
guerre – vigilance...

... fraternité – urgence !

As-tu vu l'enfant ?

J'ai vu l'enfant joyeux, respectueux.
Il ne m'a pas vu regarder.
J'ai vu l'enfant impatient, orgueilleux.
L'un était bizarre, l'autre confiant.

J'ai vu le premier s'étonner.
Il ne m'a pas vu regarder.
J'ai vu cet enfant s'effrayer.
J'étais triste, il était choqué.

Cet enfant-là a résisté.
En tenant tête, en combattant.
J'ai cru qu'il allait abandonner,
Mais il a lutté vaillamment.

Tu n'as pas vu l'enfant pleurer.
Tu n'aurais pas cru en sa force.
Tu étais là, il était seul.
Nous étions tous désespérés.

Si un enfant a des ennuis,
Si un autre enfant se moque de lui
Et si tu vois les choses s'envenimer,
N'oublie pas que tu peux appeler, faire la différence, l'aider.

J'ai vu des enfants harcelés,
Et c'était toi et c'était moi.
J'ai vu des enfants harceleurs,
Et c'était toi et c'était moi.

Nous sommes les frères de chaque enfant,
Nous sommes de chaque enfant les sœurs.
Et si l'on voit et si l'on croit,
Il faut agir sans avoir peur.

Sans réponse

Pourquoi sommes-nous différents ?
 Comment le harcèlement est-il né ?
 Et le racisme : comment, pourquoi, où, quand ?
 Le monde peut-il devenir plus beau ?
 Que signifie être malade ?
 Pourquoi lui ?
 Pourquoi moi ?
 Comment grandir ?
 Un pauvre peut-il être l'ami d'un riche ?
 Pourquoi pas ?
 Est-ce qu'un pauvre en argent peut être riche en amour ?
 Et inversement ?
 Pourquoi personne ne réfléchit assez ?
 Es-tu triste ?
 Peut-on reconforter ?
 Comment ?

Avons-nous le droit d'être méchants ?
Quels sont nos devoirs ?
Peux-tu me donner la main ?
Le monde est-il multicolore ?
Et s'il n'y avait qu'une seule religion ?
Peut-on vraiment gagner au loto ?
C'est quoi, le gros lot ?
Puis-je être gay ?
Et toi ?
Peut-on être libre ?
Ta vie ressemblera-t-elle un jour à la mienne ?
Et inversement ?
Est-il possible de changer ?
Qui, quoi, comment et quand ?
Et pourquoi toutes ces questions ?

Sonorités

Tu dis *fraternellement*. Tu dis *fraternité*.

Je dis que ça dépend. Je dis que je n'ai pas eu de frère. Je le regrette, je dis.

Je dis que je suis une étrangère, je ne comprends pas toujours les mots.

Tu dis fraternité et je pense s'entraider, *se tenir*, je pense un *lien*.

Tu dis *fraternellement*, et je comprends sororité.

Je dis que je n'ai pas de frère, mais ce n'est pas tout à fait vrai. J'en ai un, ou plutôt un souvenir d'un rêve de frère, une sorte de lumière qui scintille au fond de certaines nuits. Mais je dis que c'est un matin de septembre alors qu'il fait encore doux, et qu'en lançant la balle vers moi, ma mère décide de rompre un secret. J'ai huit ans, je ne sais pas ce que cela veut dire quand elle prononce le mot *enceinte*, je ne sais pas ce que c'est d'avoir un frère ou une sœur. Je dis que je ne le comprends pas, mais en vérité je le ressens, et du plus loin que je m'en souviens, c'est la première fois que je pleure de joie. Je dis que cela n'a pas duré, elle l'a perdu au bout d'un mois. Je dis qu'un mois c'était énorme, bien suffisant pour que mon imaginaire fabrique le frère qui me manquait : il était si réel que je l'avais appelé Yavor, que j'avais peint sa chambre imaginaire en couleurs vives, et que chaque soir j'inventais les contes que j'allais lui raconter pour qu'il s'endorme. Un mois c'était bien suffisant pour que je fabrique une place en moi pour la fraternité.

Je te dis qu'il m'a hantée ce frère pendant longtemps, il était une mélancolie, un amour absent, quelqu'un sur qui je voulais veiller. Comment à huit ans je pouvais avoir un sentiment que j'ignorais auparavant : c'était quoi la fraternité au juste ? Je te réponds que c'est plus tard, lorsque j'ai rencontré Violetta, ma voisine avec qui j'allais grandir, avec qui j'allais me chamailler, à qui j'allais tirer les cheveux et sa robe excentrique qui changeait de couleurs selon la météo, dont j'allais garder les secrets, que j'allais aider pour ses devoirs, chez qui j'allais me cacher lorsque j'étais triste, avec qui je me sentais plus forte, que j'ai ressenti ce que cela pourrait être, une sororité.

Tu dis fraternellement, et je me plonge dans les fictions pour scruter les liens. Je dis que je suis une étrangère : de là d'où je viens, il y a des contes traditionnels qui se sont transmis par la parole, des légendes jamais écrites. Celui qui me bouleverse le plus, c'est l'histoire des quarante filles de Kaliakra. Elles espéraient échapper aux oppresseurs ottomans qui les voulaient pour leurs harems. Les filles se sont enfuies dans une forteresse bâtie sur le cap de Kaliakra, en



haut d'une immense falaise qui plonge dans la mer Noire. Mais les hommes ont compris que les femmes s'étaient organisées entre elles, alors ils se sont mis sur leurs traces. Les quarante filles de la forteresse ont décidé de ne pas se rendre, de rester ensemble jusqu'au bout, et de mourir libres et fières. Elles ont tressé leurs longs cheveux dans une seule et même natte et, dans un cri commun, ont plongé dans l'eau pour toujours. Je te dis qu'au-delà de l'acte héroïque ce qui m'émeut est le lien que ces sœurs de destin reconstituent entre elles, dans l'urgence et pour l'éternité.

Tu dis fraternellement, et je pense donc à un saut au-dessus des falaises, comme celui dans le Grand Canyon dans lequel se perdent, ou se sauvent, des siècles plus tard Thelma et Louise, pour ne pas se laisser attraper par les dizaines de policiers qui ont pointé leurs armes sur elles. Avec leur cabriolet, elles ont roulé pendant des jours entiers, elles veulent échapper à leurs destins, aux vies sinistres, à leurs maris violents, à l'amour perdu qui les paralyse à chaque instant, au crime qu'elles ont commis contre celui qui les a humiliées. Elles fuient sur les routes américaines, d'hôtel en hôtel, d'État en État, la poussière patine leurs corps. La fatigue n'entrave jamais leur complicité, et le chagrin ne les empêche pas de voir la beauté du paysage majestueux : elles ne sont pourtant pas des sœurs de sang. Une fois coincées au bord du précipice, les filles n'ont pas peur, elles pleurent, elles rient, elles savent qu'elles iront jusqu'au bout de leur fuite. Depuis le bord de la falaise, Louise embrasse Thelma, appuie sur l'accélérateur et la voiture s'envole. Le réalisateur Ridley Scott a préféré finir par un arrêt sur image, Thelma et Louise s'impriment dans le ciel, leurs cheveux emportés par le vent.

Tu dis fraternité, et je pense une tresse, des routes infinies, la survie. Je dis que je suis une étrangère, j'apprends les mots au fil du voyage. Le mot *soror* je l'apprends lorsqu'on me raconte l'histoire des Béguines. Sous une règle monastique, ces femmes, souvent célibataires ou veuves, créent une société, mi-laïque mi-religieuse, exclusivement féminine. Dans cette communauté elles s'éduquent, repensent des manières de vivre différentes, apprennent les secrets de la nature, jouissent d'une autonomie financière et judiciaire, refusent systématiquement le mariage imposé. Certaines seront persécutées pour leur audace. Je me dis que le mot *soror* pourrait aussi bien s'appliquer aux Orageuses du roman de Marcia Burnier, qui se tiennent entre elles pour rester au-dessus de l'eau, à la rage des Colleuses dans leur affiche « À nos sœurs assassinées », aux combats du collectif Les Sorcières, à la joie et aux victoires de l'équipe du football féminin américain.

Tu dis fraternellement, et je pense que nous vivons dans une époque où se trouver soi-même grâce à l'amour de ses frères et sœurs est une urgence.

Je pense que les enfants le savent déjà, que dans *La Reine des neiges*, c'est l'amour entre les deux sœurs qui sauve le monde.

Tu dis fraternité, et je comprends urgence, changement, sauver le royaume. Et toi, que réponds-tu ?

CLASSE DE 6^e 3,
COLLÈGE PIERRE-BROSSOLETTE
À VILLENEUVE-SAINT-GEORGES

3 272 signes de fraternité

Tu dis fraternité, et je pense sororité, je pense à cette camarade qui s'est mise à ma place, je pense à cette camarade qui m'a défendue, cette camarade qui m'a dévoilé un secret et qui est devenue ma meilleure amie, ma sœur.

« Ma sœur », voilà des mots que j'aimerais prononcer : être fille unique c'est un peu ennuyeux, et même si une sœur peut être énervante, elle serait pour moi apaisante. Je comprends quand tu dis que d'être la plus grande ce n'est pas facile, mais ça te rend plus responsable, tu ne crois pas ?

C'est comme mon frère, mon grand frère, qui n'a pas hésité à m'offrir sa glace quand mon petit frère avait dévoré la mienne : pour moi c'est ça la fraternité, veiller sur les autres, veiller sur les autres quand on a peur la nuit dans son lit !

Tu dis fraternité, mais moi c'est mon cousin qui est comme mon frère, il faut que je te raconte : quand on voulait chiper des gâteaux, c'est lui qui est monté sur la chaise, c'est lui qui a ouvert le placard, et c'est lui qui est tombé et qui a subi la colère de ma mère...

Ma mère et ma sœur : ce sont elles qui me tenaient par la main pour entrer dans l'eau de mer, la première fois.

Tu dis fraternité et je pense à l'esprit d'équipe, je pense au banc de touche, je pense à cet ami qui m'aide à me relever. Je revois le blanc des maillots qui ressort sur le vert et le bleu du synthétique, je réentends nos cris dans les vestiaires, et je repense à tous ces moments où l'on jouait l'un pour l'autre. J'ai oublié de dire que lorsqu'on entendait le dernier coup de sifflet, nos yeux brillaient d'une même magie.

Tu dis fraternité et j'entends une même magie qui nous traverse.

Et c'est la même frayeur qui nous faisait courir quand le chihuahua nous courait après. Il faut que je vous raconte, ce chihuahua était marron et petit, petit mais malin, avec des dents pointues et énormes et des petites pattes agiles. On s'amusait à lui faire peur mais pas question de se laisser tomber quand il commençait à nous prendre en chasse : c'était toi, mon ami, mon frère, qui m'aidais à me cacher et tes rires résonnaient avec les miens.

Tu dis fraternité et moi aussi je pense à mes amis, mes amis actuels ou mes amis perdus, ceux pour qui j'ai pu verser tant de larmes, larmes qui se baladent sur nos joues et ramènent aux beaux jours où nous nous promenions ensemble.

Tu dis fraternité et je revois le toboggan où j'ai rencontré Etan, mon premier ami.

Quand je repense au passé, moi, je me rappelle la délicieuse odeur des plats que ma grand-mère préparait pour moi, aux parties de cache-cache, à nos sorties à Paris, et quand tu dis fraternité, je pense complicité. Complicité aussi quand toi tu m'aides à construire pièce par pièce une maison de pixels ou quand on ressent la même émotion au sortir de notre bus volant par écrans interposés, complicité encore quand tu me couvres quand je fais une bêtise, ou quand je mange des bonbons en cachette après le foot.

Tu dis fraternité et je dis que je suis comblée : j'ai plein de sœurs, de frères, de cousins, mais en réalité il me manque une partie de moi quand je ne vous vois pas, mes amies. Je n'y peux rien, j'ai trop hâte de pouvoir revoir les expressions de ceux que j'aime.
Car pour moi quand tu dis fraternité, je pense sourire.

Songe à la douceur

Ce sera un texte simple – vraiment simple – écrit à partir d’une ponctuation particulière consistant à n’employer pour rythmer ses phrases que cette sorte de trait appelé tiret cadratin, dont on se sert a priori quand on veut écrire des dialogues :

- Bonjour, madame.
- Bonjour, monsieur.

ou former une parenthèse plus chic que la parenthèse classique – disons plus littéraire – fonctions auxquelles j’ajoute la possibilité de faire des listes

avec ce fichu tiret cadratin placé un peu partout on ne peut pas aller à son propre rythme – et donc :

- soit le lecteur ou la lectrice, dérouté.e par cette cadence – va abandonner – c’est le risque
- soit il ou elle s’accrochera et s’il ou elle le fait, sera récompensé.e de son effort, comprenant que cette ponctuation n’a rien d’un artifice mais permet au contraire de parler du sujet même du texte – la fraternité, la sororité, comment relier les êtres humains

ce qui compte, c’est de voir maintenant ce que ça donne – de chercher à comprendre ce que ces mots, *fraternité*, *sororité*, pourraient bien signifier pour nous – s’ils pourraient nous aider à nous sentir mieux allons-y

commençons même par nous servir du tiret cadratin pour bloquer le mot *fraternité* et même tant que nous y sommes, *Fraternité* avec une majuscule :

la – *Fraternité* – s’inscrit, comme chacun le sait, au sein de la devise de la République française « Liberté Égalité Fraternité »

bien

cette *Fraternité*, coincée à la dernière place de la devise, est un mot qu’on peut lire au fronton des mairies, des écoles, des hôpitaux ou des bibliothèques – devise qu’on trouve également sur les timbres, les billets de banque, les pièces de monnaie – un mot qu’on lit chaque jour sans même s’en rendre compte une *Fraternité* qui concerne toutes sortes d’échanges – l’éducation – le soin – la justice – la culture – le courrier – le commerce – le transport

les cartes postales envoyées en vacances
le regard à la vitre lorsque le train démarre – puisqu’il y a une gare et un train
jusqu’à l’air qu’on respire
mille choses qui nous concernent – de très près, tu vois bien

la *fraternité* avec une minuscule nous concerne plus encore, je crois : si nous établissons maintenant une liste de ses définitions, le champ de pensée s’élargit encore

fraternité sans sa majuscule signifie, par ordre d’entrée dans le dictionnaire :

- le lien de parenté qui unit des enfants issus de mêmes parents
- l’affection que se portent deux frères / deux sœurs / un frère et une sœur
- un lien étroit d’amitié qui unit deux personnes qui ne sont ni frères ni sœurs
- un sentiment de solidarité et d’amitié

et encore

- un lien de solidarité qui devrait unir tous les membres de la famille humaine
- le sentiment de ce lien
- un lien qui existe entre les personnes appartenant à la même organisation, qui participent au même idéal

« *qui devrait* » – *famille humaine* – *sentiment* – *idéal*... mille questions me viennent – en voici quelques-unes :

être le frère de quelqu’un, est-ce être son égal, son semblable, son contraire / agir en frère ou sœur, est-ce être – ou se sentir – supérieur, inférieur à celui qu’on soutient ou qui peut nous aider / est-ce l’un / est-ce l’autre / est-ce les deux à la fois / n’aide-t-on jamais que ceux qui nous ressemblent / peut-on aider tout le monde / tout le monde peut-il nous aider

pour moi, la fraternité devrait être le moyen de lutter contre cet ennemi commun qu’est la peur – pas la peur du danger réel, ce réflexe qui nous sauve – voir surgir un lion devant soi, se cacher ou s’enfuir – mais la peur de manquer de ce qu’il faut pour vivre, peur d’avoir faim ou froid sans pouvoir rien y faire, peur de perdre son travail ou de ne pas en trouver, peur de la violence, bien sûr, mais aussi du mépris, de la honte, du jugement, du rejet – peur de la peur elle-même

serait-il possible de venir à bout de cette liste pour mieux lutter contre ces peurs – comment savoir – toute seule, je ne peux pas

imagine un monde où, quelle que soit la situation, l’entraide serait première et ces peurs disparues

mon enfant ma sœur songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble
– imagine –

bon – c'est très bien – c'est très joli tout ça – si ce n'est que, regarde, pour commencer je n'ai pas donné l'exemple : ainsi, la *sororité* dont il est censé être question depuis le début du texte, je n'en ai encore rien dit – la *fraternité* a pris toute la place

il manque ses définitions et les questions qu'elles posent – il nous manque à égalité les femmes – les filles – les sœurs – toujours placées en second dans la langue française – la grammaire – la conjugaison – et c'est pareil dans ce texte – non mais franchement, bravo – je ne me félicite pas la *sororité*, est-ce seulement le féminin de la *fraternité* ou encore autre chose – en ce qui me concerne, c'est une véritable interrogation – je n'ai pas fini d'y penser – mais hélas je dois couper car il me faut conclure

et te dire merci d'être allé.e jusqu'au bout de ce texte
merci car, vois-tu, sans même te connaître j'ai eu besoin de ton aide – j'ai eu besoin de toi pour écrire ce texte simple – vraiment simple – tu ne trouves pas – dont tu fais partie maintenant.

CLASSE DE 6^e B,
COLLÈGE PAUL-ÉLUARD À BONNEUIL-SUR-MARNE

Ensemble et unis

la
collision
la solidarité
se respecter – se soutenir
aider quelqu'un dans le besoin

La Fraternité avec une majuscule nous concerne tous – comme la devise de la France – liberté égalité fraternité – plus encore, elle a pris toute la place dans notre pays. La fraternité peut être un lien d'entraide – un lien amical – un lien qui devrait unir tous les membres de la famille humaine – et les hommes et les femmes sont =



La fraternité peut être familière ou amicale.
C'est un sentiment de solidarité et d'amitié – c'est un sentiment d'entraide – c'est quelque chose qui nous unit.

La fraternité pour nous c'est :

- quand on est liés
- quand on est unis
- quand on s'entraide
- l'une des trois composantes de la devise française
- quand on est tous ensemble
- quand le lien fraternel unit les membres de la famille
- un lien de parenté entre frères, sœurs, amis
- quand on considère nos amis comme nos frères et sœurs
- la diminution des inégalités
- la tolérance et le respect

Quand on est ensemble on est unis, on fête des fêtes comme : Noël, le Nouvel An, le 14 Juillet, Halloween, etc. Quand on a besoin d'être seul c'est quand : on est triste, on est énervé, etc. Donc voilà : un sentiment de solidarité et d'amitié, c'est quand on est ensemble et unis.

Avant, les hommes et les femmes n'avaient pas les mêmes droits. Maintenant, en France, tout le monde est égal. La fraternité / sororité a évolué. Dans certains pays les hommes et les femmes n'ont pas du tout les mêmes droits. Les enfants par exemple à l'école sont souvent classés : les garçons sont les plus forts, le rose est attribué aux filles, le bleu aux garçons. Dans tous les pays les hommes et les femmes devraient être à égalité. Les femmes, grâce à Internet, se révèlent, elles ne sont plus dans la cuisine. Elles s'appellent les unes les autres, pendant que l'une est en France l'autre est en Angleterre et elles peuvent communiquer.

Parlons de fraternité / sororité. La sororité est la même chose que la fraternité mais en sœur. Dans la langue française la sororité n'est pas mise en valeur, d'après moi. Pourquoi pas un livre sur la sororité ? Nous n'en parlons pas assez à mon goût, vous ne trouvez pas ?

et les hommes et les femmes sont =



pour
moi la
fraternité
c'est : être en paix
être ensemble – la solidarité
la fierté – porter de l'amour à quelqu'un

Sans l'amitié et la solidarité ce serait un monde de chaos – sans ça on serait seul – le chaos, c'est quand on ne s'écoute pas et qu'il y a des conflits – c'est quand on n'est pas d'accord et qu'on résout ça par la violence – quand on est seul c'est un sentiment de solitude – c'est quand on n'a personne à ses côtés – c'est quand on n'a pas d'amis – qu'on n'a personne pour nous aider – donc voilà, sans l'amitié et la solidarité ce serait un monde de chaos.

la Fraternité avec une majuscule
nous concerne tous comme
la devise de la France
plus encore elle a
pris toute la
place dans
notre
pays

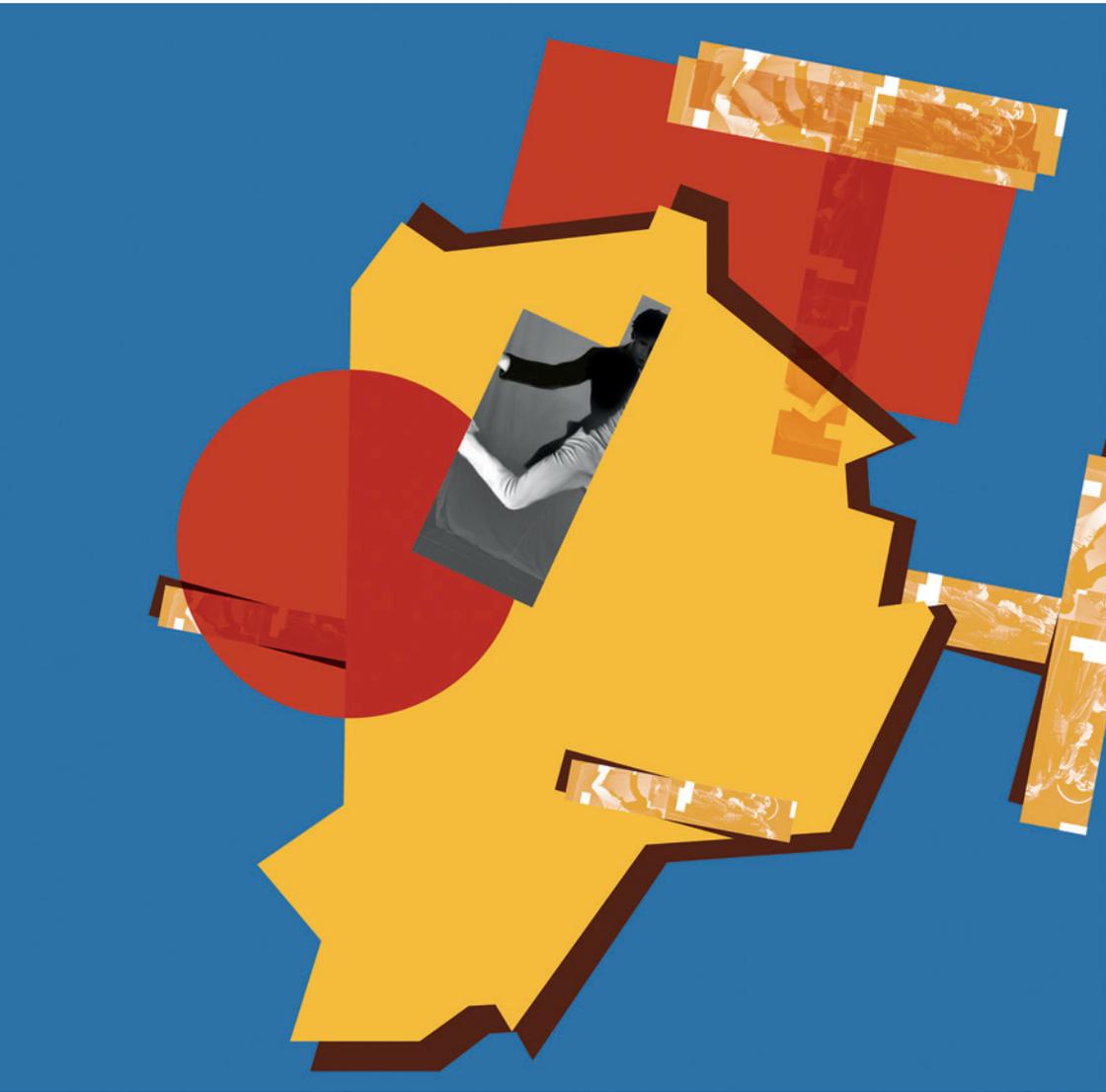
familière
amicale – la
fraternité peut être
un lien – qui devrait unir
tous les membres de la famille humaine

ça permet de partager

Les cartes postales envoyées en vacances, ça permet de partager un moment inoubliable avec ses amis, sa famille, ses proches.

un moment inoubliable

C'est faire plaisir aux personnes qu'on ne voit pas.



3

SEINE-ET-MARNE THÉÂTRF

**Les collégiens de Seine-et-Marne
ont travaillé avec trois auteurs**

La classe de 6^e C
du collège Les Creusottes
à Villeneuve-sur-Bellot
avec LUC TARTAR

La classe de 6^e B
du collège Louis-Aragon à Torcy
avec SONIA RISTIC

La classe de 6^e 2
du collège Georges-Politzer
à Dammarie-les-Lys
avec LISE MARTIN

**dans le cadre d'un partenariat
avec la Médiathèque départementale
de Seine-et-Marne**

Classe de 6^e C

Collège Les Creusottes
à Villeneuve-sur-Bellot




SEINE-ET-MARNE
THÉÂTRF

ÉLÈVES

JUSTINE BERMOND
NOAM BOUKRAB
JUSTINE BOUVART
DANIEL CARDOSO ALVES
JÉRÉMY COLLAS
AUGUSTIN CREUSAT
LOU DEGANO
SEIDJY DORVILMA
LORENZO FRANZESE
LÛNA GRODECKY BATTEUX
ALEXIS JULIEN
LOUISON LAURIN
MANON LENOIR
ALYSSIA MACARTY
SALY MENDY
ADRIAN NAGUET
CAPUCINE PARELLE
JADE PETIT
JADE PINAULT
ROBIN POULIZAC
ALOÏS RIOU
JULIA ROMAO
RAYYAN SHAJAHAN
SWAN SLAMKA

PROFESSEURE

AGNÈS DÉON,
professeure de lettres

Classe de 6^e B

Collège Louis-Aragon
à Torcy

ÉLÈVES

MARLYSE BENDERA MWAVITA
KEZIAH BERNIS CASTEL
LÉA BERNO NEELRAJ
YELLE BOUDHOULALL
ILHEM BOUHOUCHE
ILYÈS BOUHOUCHE
ALEXANDRE CABET
NATHAN CAMPOS VAZ-FRAPPE
PHARELL CISSE
GERVAIS DOUMTELEM
MADJIGUENE GUEYE
LUCILE INTHAVONG-AUDOLI
NITHISHUN JEYASEELAN
NATHAN LANFRANCHI
FLORIAN LEMAIRE
HATIM MAHAMODALY
JULES MARTINON
ELISA PEPIN
ZOÉ PHAN-A
GIOVANNI QUATREHOMME-JUAN
ADBOULAYE SACKO
MOHAMMED TAHRI
DARA VONGVILAY
MOUSSA ZAKARI

PROFESSEURS

ROMANE CASTELLS,
professeure de lettres
ENZO SOCCIO,
professeur documentaliste

Classe de 6^e 2

Collège Georges-Politzer
à Dammarie-Les-Lys

ÉLÈVES

NORIA ALI BEY
MAÏSSANE AZIZI
MARIAM BENBRAHIM
HAMZA BOUAKAZ
SINEM CARIKAL
OCÉANE DAMON
INÈS DUPONT
FELHY PAUL EDOUMBA
ALLAN FOUCHER
AMIR KHAMZAEV
SOFIA LONCLE
OMAÏMA MOUSSA
CARLOSGRADIS MVIBUDULU
KARL PILÉ
IMANE RABHI
YASMINE RADJI
IDRISS SANGARÉ
LÉMA OMER YOUSIF BADOR

PROFESSEURS

ALEXANDRINE RAGUENET,
professeure de lettres
JEAN-MARIE COUDOUR,
professeur documentaliste

À l'aide !

Un groupe de copains
Les cinq doigts de la main
Ils sont confinés
Rue de la Fraternité
Enfermés au numéro un
Un immeuble pas vilain
Quatre étages sans ascenseur
Et aux balcons quelques fleurs
Ils se connaissent depuis longtemps
Meï Callisto Oumar Elena et Dorian
Ils prennent la vie comme elle vient
Ensemble ils n'ont peur de rien
L'avenir on y croit on l'aura
Malgré les assauts du climat et du Corona
Ils ont dix onze ou douze ans
Et leur vie c'est maintenant !

**Un, rue de la Fraternité. La cage de l'escalier C.
Au premier étage droite sans ascenseur il y a la famille de Meï.**

Meï – Ma mère ma sœur et moi. Trois femmes. Mon père est parti. C'est comme ça. Je ne dis pas qu'il est parti chercher des cigarettes et qu'il s'est enfui. Je dis qu'il s'est enfoui. Il a disparu petit à petit. Aspiré par les coussins du canapé. Comme dans les sables mouvants de la vie. On a essayé de le tirer de là. Il a fallu faire appel à plus fort que nous. Un médecin spécialiste en canapés. Grâce à lui mon père a quitté sa léthargie. Il est parti se soigner. Un jour il reviendra. En attendant on reste à trois ma mère ma sœur et moi.

Au premier étage gauche sans ascenseur il y a la famille de Callisto.

Callisto – Je suis une fille. Même si mon prénom se termine par o. Comme frigo. Ou risotto. Chez nous la nourriture c'est le hic. On se bat contre les pizzas le Coca les crèmes dessert et les confitures. Ça nous poursuit. À l'école ça pique. « Callisto. Ta mère. Sa tête dans le frigo. » Les zozos. Ils appuient où ça fait mal. Moi je m'en sors. Bruno mon père aussi. Mais celle qui nous

fait peur c'est ma mère. Marie-Jo pleure. La tête dans le réfrigérateur. Bruno la console comme il peut. Allez viens ma princesse. On va marcher. Ce frigo. Un jour je vais le passer par la fenêtre !

Au deuxième étage droite sans ascenseur il y a la famille d'Oumar.

Oumar – Attention les yeux. Chez moi les écrans du matin au soir. Mes parents la télé – ma sœur son ordinateur – mon frère sa console. Y a que le chat qui n'est pas connecté. Quoi que. Quand je le retrouve chaque matin la console entre les pattes je me demande s'il n'a pas joué toute la nuit lui aussi. Mon frère se plaint : « Maman Oumar a encore pris ma console ! » C'est pas moi c'est le chat... « Oumar y en a marre » dit ma mère qui avale vite fait son café et sa télé. Je bougonne. Tu ne crois pas si bien dire... Un beau jour Oumar va partir. Le chat me regarde. Consterné.

Au deuxième étage gauche sans ascenseur il y a la famille d'Elena.

Elena – Entrez faites comme chez vous. Vous connaissez la maison et toute la famille. En selfie sur Facebook plusieurs fois par jour. Vous connaissez ma mère et mon beau-père. C'est le couple du siècle. Likez leur anniversaire de rencontre. Likez leur vie qui brille comme un sapin de Noël. Leur déco tendance et Sissi le chien Shih Tzu qui est si chou. La vie de ma mère et de mon beau-père on dirait un concours de bonheur. Pendant qu'ils font les beaux sur les réseaux nous les enfants on fait du karaté devant la télé. Olé !

Au troisième étage droite sans ascenseur il y a la famille de Dorian.

Dorian – Mes parents je les ai sur le dos. « Fais tes devoirs. Révise ta guitare. N'oublie pas ton carnet. Quel étourdi ma parole ! » Ma grande sœur elle rigole. Une grande gigue un peu folle. Des fois j'aimerais renverser les rôles. Me mettre sur leur dos. Exiger leur carnet : Papa t'en es où de tes impôts ? Et toi maman ta recherche de boulot ? À ma sœur : c'est ça ton amoureux ? T'as pas trouvé mieux ? Je sais. C'est pas très malin. Mais qu'est-ce que ça fait du bien !

Sur le palier du troisième étage.

Meï – Au troisième étage gauche sans ascenseur il n'y a personne. Et pourtant c'est là que commence notre histoire. D'en bas on voit que les volets sont clos. Les grands disent que c'est inhabité depuis longtemps. Qu'il y a eu là une vieille dame. Dans le temps.

Oumar – Ce n'était pas plutôt un vieil homme ?
Elena – Ce n'est pas là qu'on a trouvé un serpent ?
Dorian – La police est intervenue un soir.
Callisto – On n'a jamais su exactement.
Meï – En tout cas aujourd'hui c'est vide. On n'y voit plus personne. La porte est fermée.
Dorian – Et pourtant parfois on jurerait entendre des voix.
Meï – Des chuchotis.
Oumar – Quelques bruits. Une chaise qu'on déplace.
Callisto – Une porte qui claque.
Dorian – Ça résonne dans toute la cage d'escalier.
Elena – C'est le vent.
Oumar – Quelqu'un geint non ?
Dorian – C'est quoi ça ?
Meï – Tu ne connais pas ? Verbe geindre. Troisième groupe.
Dorian – Bien sûr que si ! Pour qui tu me prends ?
Callisto – Écoutez ! Quelqu'un pleure.
Oumar – C'est bien ce que je dis : quelqu'un geint !
Dorian – Fais le malin !

Meï frappe à la porte.

Meï – Il y a quelqu'un ?
Callisto – Ne fais pas ça ! Et s'il y avait quelqu'un ?
Oumar – Quelqu'un geint mais ce n'est pas à l'intérieur...
Dorian – Ça vient d'ici. C'est parmi nous.
Callisto – Elena ?
Elena – C'est mon chien.
Callisto – C'est Sissi ?
Oumar – Le chien Shih Tzu qui est si chou !
Callisto – Pourquoi tu l'as amené ?
Dorian – Il a peur on dirait.
Elena – On a dit que chacun apportait quelque chose...
Meï – On a parlé de matériel. Pour enfoncer la porte ou éclairer dans le noir.
On n'a pas parlé d'un chien !
Elena – Il a sauté dans mes bras quand je suis partie.
Oumar – Il peut peut-être nous défendre.
Callisto – Ah bon ? Tu crois qu'on va nous attaquer ?
Dorian – Tu parles. Il tremble de tous ses membres.
Meï – Bon. On va faire l'inventaire de ce qu'on a.
Elena – Un chien.
Meï – Un coussin.

Callisto – Une fourchette.
Oumar – Le programme télé.
Dorian – Une brosse à dents.

Temps.

Callisto – Comment défoncer la porte avec ça ?
Meï – Je ne sais pas. Mais c'est ce qu'on a. Il faut faire avec.
Oumar – On n'a même pas de téléphone.
Dorian – Impossible d'appeler au secours.
Elena – Ou d'utiliser la lampe torche.
Meï – On va devoir se débrouiller seuls dans le noir.
Callisto – Tu crois que c'est dangereux ?
Oumar – Qui sait ce qu'on va trouver ?
Dorian – Cette porte. Ça fait des mois qu'on y colle l'oreille. Avec l'impression d'entendre quelque chose.
Oumar – Des mois qu'on se relaie dans l'escalier pour la surveiller. Avec l'espoir de voir quelqu'un sortir.
Callisto – Ou rentrer.
Elena – En vain.
Meï – Des mois qu'on prépare notre intervention en cachette des parents. Qu'on dresse des listes de matériel. Qu'on réfléchit aux conséquences.
Callisto – Et qu'on tremble à l'idée de ce qu'on va trouver derrière elle. Dans cet appartement.
Elena – Des toiles d'araignée. Des portes de placard qui grincent et qui claquent. Un enfant en pleurs...
Oumar – ... Qui a peur...
Dorian – ... Ou qui a faim...
Meï – Quelqu'un là-dedans a besoin de nous. On le sent. Un concentré de tristesse et de douleur flotte dans l'escalier C et ça vient de derrière cette porte.
Elena – On a profité du confinement pour peaufiner notre plan.
Callisto – Un jour on nous félicitera. Les parents et la télé tout le monde sera fier de nous.
Oumar – En attendant il faut agir.
Dorian – On est tous prêts. Masqués et déterminés. Elena et son chien – Callisto et sa fourchette – Oumar et son programme télé – Meï et un coussin du canapé qui a englouti son père et moi avec ma brosse à dents.
Meï – Une équipe de choc.
Callisto – On y croit on y va !
Oumar – À la une à la deux à la trois...
Meï – L'exploit c'est maintenant !
Callisto – On n'a même pas eu le temps de toucher la porte.



Oumar – Elle s’est entrebâillée toute seule en grinçant.
Elena – Comme si quelqu’un nous disait « Entrez » !
Dorian – Ça nous a refroidis.
Oumar – Et si c’était un piège ?
Dorian – Pas le temps de se poser plus avant la question.
Callisto – On est entré. La porte s’est refermée derrière nous.
Tous – CLAC.

Nous sommes un groupe de copains
Les cinq doigts de la main
Meï Callisto Oumar Elena et Dorian
Enfermés rue de la Fraternité
Escalier C troisième étage gauche
Au secours
À l’aide
On n’en a plus pour très longtemps...

CLASSE DE 6^e C,
COLLÈGE LES CREUSOTTES
À VILLENEUVE-SUR-BELLOT

Cinq pour un

Une entrée ? Un couloir ?
On n’y voit rien dans le noir
On avance
En éveil tous nos sens
On tend nos mains
Qu’est-ce que c’est... hein ?
Le parquet grince
Comme un bruit de pince
À droite on devine un tableau
À notre gauche un porte-manteau
On sent du gaz au loin
Un mur pas très loin
Autour de nous des drôles de bruits
Des oiseaux qui font cui-cui ?



On dirait une lumière au bout
On marche et soudain... un trou !
On tombe
Il fait sombre
La chute est si violente
Qu'on se réveille en 1940
On est comme dans les pommes
Devant nous un vieil homme
Il nous dit attention
Les morpions !
Mon arrière-arrière-arrière-petit-fils est en danger
Il est quelque part dans l'appartement... cherchez !
Et pour nous aider à remonter – en horde
Il nous donne une corde
Callisto prend sa fourchette
On l'accroche à la cordelette
Pour la lancer en haut
Et nous hisser jusqu'au porte-manteau
Ne vous inquiétez pas monsieur Oh hisse
On va retrouver votre arrière-arrière-arrière-petit-fils !

Elena – En haut la lumière clignote.
Oumar – Il y a de la fumée.
Callisto – Dorian tu vois quelque chose ?
Dorian – Une gazinière des casseroles un réfrigérateur...
Meï – Nous sommes dans la cuisine.
Dorian – Il y a un papier sur la porte du réfrigérateur.
Meï – Est-ce que c'est un message ?
Dorian – Je ne sais pas. Il y a trop de fumée.
Elena – Le four est ouvert et allumé.
Dorian – Qu'est-ce qu'il y a dedans ?
Oumar – Ça crame !
Elena – Éteins le four. Appuie sur ce bouton !
Callisto – Ah ! Qu'est-ce qui se passe ?
Dorian – Le papier prend feu !
Oumar – Il faut sortir d'ici !
Meï – Alors Oumar a cette idée géniale : il prend le programme télé et l'agite en tous sens.
Oumar – Je fais du vent. Le vent éteint les flammes mais il y a encore trop de fumée. On tousse. On attrape tous la

corde. Un deux trois on avance. Allez plus vite !
Elena – Et c'est comme ça qu'on sort de la fumée et qu'on arrive dans le salon.

Dorian – Un salon ? On dirait une forêt vierge !
Oumar – C'est la vigne vierge qui rentre par la fenêtre ouverte.
Meï – Il y a un canapé tout déchiré. Des plantes carnivores qui poussent dans le canapé et montent jusqu'au plafond. Elles crachent de la terre. Il y a un tapis trempé de sang. Une télé qui s'allume et s'éteint. Au mur la photo d'un petit garçon. Son regard semble dire « À l'aide ! »
Callisto – Il y a un papier tout en haut de cette plante.
Elena – Comment l'attraper ?
Dorian – On pourrait envoyer ton chien ? On fait grimper Sissi et on lui dit « attrape ».
Elena – Très marrant Dorian...
Oumar – Et si on utilisait la corde ?
Callisto – Trop tard... le papier s'envole par la fenêtre !
Meï – Oh non...
Oumar – Elena. Qu'est-ce qu'il a ton chien ?
Elena – C'est la photo du petit garçon qui le déboussole
Callisto – Sissi attrape la corde dans ta gueule...
Meï – ... et fais-nous sortir d'ici.
Dorian – Vite. Les plantes carnivores !
Meï – Allez Sissi. Tire la corde !
Dorian – Ouf. Ça y est. On est enfin sains et saufs.
Callisto – J'ai eu une peur bleue.
Oumar – T'es un bon chien Sissi.
Elena – Normal c'est mon chien !
Meï – Et on se retrouve tous devant une porte fermée.

Oumar – Qu'est-ce qu'il y a derrière ?
Elena – J'entends une tuyauterie...
Dorian – De l'eau qui jaillit dans une baignoire...
Meï – C'est la salle de bains.
Dorian – C'est fermé. On ne peut pas entrer.
Meï – Il y a quelque chose au sol.



Callisto – On dirait un lavabo. Il est tombé devant la porte.

Oumar – On pousse tous ensemble. Un deux trois...

Dorian – La porte s'ouvre. On entre dans la salle de bains, Oumar, Callisto et moi, Elena avec son chien et Meï armée de son coussin.

Oumar – Qu'est-ce que tu vois ?

Elena – Rien. Il y a de la buée.

Callisto – Là. Une baignoire.

Meï – Je m'approche de la baignoire. Il y a de l'eau dedans.

Oumar – Rouge comme du sang.

Callisto – De la peinture ?

Elena – On dirait du linge qui trempe. Ça a déteint...

Dorian – Ce n'est pas du linge. Ce sont des morceaux du mur.

Oumar – Comment c'est possible ?

Elena – C'est possible. Avec l'humidité de la salle de bains le mur s'est effrité. Il est devenu tout mou.

Meï – On va tester !

Callisto – Et s'il nous tombait dessus ?

Meï – Je prends le coussin. Je le trempe dans l'eau. Je l'attache au bout de la corde et le lance contre le mur.

Oumar – Boum !

Callisto – Et derrière le mur nous découvrons la chambre.

Oumar – Dans la chambre il y a une vieille chaise en bois. Une petite table avec deux pieds. Le parquet abîmé. Une armoire. Un lit en bois moisi. Un matelas très sale. Une couette qui a perdu ses plumes. Des trous dans le plafond. Des fenêtres sans vitres. Des rideaux et des masques chirurgicaux qui volent dans le vent...

Elena – Des masques chirurgicaux ! ?

Dorian – Et des attestations de déplacement !

Elena – C'est quoi ce bruit ?

Oumar – C'est le vent.

Callisto – Un vase qui se casse ?

Elena – Un miroir qui se brise ?

Meï – Ça vient de l'armoire.

Oumar – Vas-y. Ouvre-la.

Meï – Impossible. Elle ne s'ouvre pas.
Oumar – Accroche la corde à la poignée et tire.
Tous – À la une à la deux à la trois...
Callisto – La porte cède. Les vêtements tombent et tout au fond de l'armoire on voit...
Elena – Des inscriptions !
Meï – C'est illisible.
Dorian – Je prends ma brosse à dents et je frotte. Des lettres rouges apparaissent.
Elena – « À l'aide. Je suis dans la pièce d'à côté. »
Oumar – « Passez par le trou. En bas de l'armoire. »
Dorian – Il y a un trou. On se faufile.

Elena – Qu'est-ce que c'est ?
Callisto – C'est une drôle de pièce.
Meï – On cherche l'interrupteur et la lumière s'allume toute seule. Un bureau. Une étagère avec de vieux livres sur la guerre. Il y a un garçon dans un coin. Il a les yeux rouges. On crie « Eh ! » Il nous ignore et continue à pleurer.
Elena – C'est qui ?
Dorian – Calmez-vous, il n'a pas l'air si méchant.
Oumar – Bonjour. Comment tu t'appelles ?
Louka – Je m'appelle Louka.
Meï – C'est toi l'arrière-arrière-arrière... ?
Louka – ... petit-fils de Marcel Leroux...
Dorian – Qu'est-ce que tu fais là ?
Louka – On habite ici en cachette. Ma mère est partie chercher à manger mais elle n'est pas rentrée. Au début je ne m'inquiétais pas : c'est long de trouver à manger à cause de la Covid 19. Mais elle n'est toujours pas là et j'ai peur qu'elle ne rentre pas. Je me suis mis dans le coin pour pleurer. Je me suis rongé les ongles jusqu'au sang. Je me suis mis à trembler. J'ai appelé à l'aide. J'ai même appelé à l'aide mon arrière-arrière-arrière-grand-père. Marcel Leroux. C'était son bureau ici. Maintenant vous êtes là. Et je n'ai plus peur d'être seul.
Elena – On va t'aider.
Dorian – Comment faire ? On n'a plus rien. On a utilisé tout ce qu'on avait apporté.



Oumar – La fourchette. Le programme télé. Le chien. Le coussin et la brosse à dents.
Meï – Il nous reste le courage.
Oumar – La solidarité.
Callisto – L’amitié.
Dorian – La fraternité.
Elena – Nous sommes tes copains.
Tous – Meï Callisto Oumar Elena et Dorian. Cinq pour un !

On l’emmène avec nous
On retraverse tout l’appartement
La chambre
La salle de bains
Le salon
La cuisine
Le couloir
Et quand on arrive sur le seuil de la porte
il y a une femme.

Louka – Maman !

Un, rue de la Fraternité.
Au troisième étage gauche sans ascenseur il y a une
femme qui prend son fils dans ses bras.

Monsieur Dicton et monsieur Fronton

Petite pièce chorale pour une classe entière

On ne choisit pas sa famille, qu'on dit.

Qui ça ?

Qui quoi ?

Qui a dit que la famille, on ne la choisit pas ?

C'est pas le titre d'un film ?

Si, et y'a aussi une chanson.

Mais ça vient d'où, avant ?

Je ne sais pas exactement qui, le premier ou la première, l'a décrété ainsi. Une vieille ou un vieux sûrement.

Ouais, une phrase de daron, ça. Le genre de truc qu'ils disent.

Un dicton, je crois.

Un quoi ?

C'est qui ça ?

Pas une personne mais quelque chose qu'on dit. On ne sait jamais exactement d'où ça vient, de quelle époque, pourquoi, mais depuis toujours, les gens le répètent. Des phrases comme « On ne choisit pas sa famille »...

Ou bien : « Le sang, c'est pas de l'eau »...

Celle-là, ma mère la dit tout le temps !

Voilà, ça s'appelle un dicton.

D'accord. Et pourquoi tu penses à ça ?

Je ne sais pas. J'y pense, c'est tout. Parfois je me dis que si on m'avait donné le choix, je ne suis pas certain.e que mon frangin, au milieu de tous, c'est pile lui que j'aurais pointé du doigt en m'exclamant: « L'autre chevelu-là, je veux absolument qu'il soit mon frère ! »

Je vois ce que tu veux dire. Moi, c'est ce que je me dis pour ma tante. Méchante, une vraie sorcière.

Et moi, pour mes cousins. Ils sont pénibles, vraiment pas sympas. Ils se la pètent trop. L'enfer que c'est, les vacances avec eux, je te raconte même pas.

Moi, ma sœur, j'aurais jamais pu ni su en trouver une de mieux.

Parfois on a du bol, genre on tombe sur le gros lot, question casting familial.

Et parfois, on se dit qu'on s'est fait refourguer une bande de pourris.

Sauf qu'il n'y a pas de service après-vente où l'on peut les retourner !

Comme avec les fraises d'Espagne.

Hein ?!

On a du mal à te suivre, toi.

Les fraises d'Espagne, qui ont l'air trop bonnes dans leur barquette au supermarché, mais tu ouvres le machin et en dessous c'est tout moisi.

Donc, c'est vrai, le dicton sur la famille ?

Je crois, oui.

Ça craint, non ?

On fait avec ce qu'on a. On se dit que ça pourrait être pire. Et puis, il n'y a pas que la famille dans la vie. Il y a aussi les amis.

Heureusement, oui. Parce que les potes, eux, on les choisit !

Rien à voir. « Le sang, c'est pas de l'eau » qu'elle dit, ma mère. La famille, même si par moments, on la déteste, à la fin, c'est toujours eux qui comptent le plus.

Je ne suis pas d'accord avec ça. Mais alors pas du tout. Du tout du tout. Moi, par exemple, Samia, c'est pas ma vraie sœur de sang, mais elle est plus que ma sœur. Nos familles viennent d'endroits complètement différents, nous n'avons pas la même couleur de peau, ni la même religion, et pourtant, je ne me sentirai jamais aussi proche de personne que je le suis de Samia. Je donnerais ma vie pour elle, et elle, pareil, pour moi.

Je pense comme toi. Que les frères et sœurs choisis, c'est plus fort que tout. Et que l'autre Monsieur Dicton, avec ses histoires de sang etc, eh bien, il raconte n'importe quoi.

Mais quand même, l'un n'empêche pas l'autre, non ? On peut penser que la famille c'est sacré, et tout autant être convaincu.e que celles et ceux que la vie met sur notre chemin et qui deviennent nos frères et nos sœurs de cœur n'ont pas moins de valeur.

Je ne sais pas. Est-ce que les choses dans la vie peuvent être vraiment au même niveau ? Est-ce que c'est pas obligé qu'on, je sais pas, qu'on fasse une liste malgré nous, qu'on se dise qu'à la première place il y a ça, et puis à la deuxième ça, et ainsi de suite...

Pourquoi toujours chercher à tout classer en plus ou moins important ? Pourquoi pas se dire que beaucoup de choses de la vie ont la même importance exactement ? Si on commence par accepter que certaines personnes comptent forcément plus que d'autres, eh bien, désolé.e, mais on est mal parti pour tout le tralala Liberté Égalité Fraternité.

Je me suis toujours demandé ce que ça voulait vraiment dire, ça...

Quoi ?

La fraternité, sur les fronts des mairies.

Pas sur les fronts, patate, sur les frontons !

Je crois que ça veut dire qu'on est tous frères.

Et qu'on est toutes sœurs aussi, faut pas l'oublier. Ils auraient dû l'écrire comme ça d'ailleurs : « Liberté Égalité Fraternité ET Sororité ».

N'importe quoi, y'a pas la place sur la façade pour écrire tout un roman !

Comme par hasard, tiens. C'est toujours quand il s'agit des femmes qu'il n'y

a plus assez de place. Ça m'énerve. La fraternité, ça sert à rien si on en exclut la moitié !

Non, mais sérieux, je veux bien que ce soit écrit sur les frontons et tout et tout, mais c'est un peu du pipeau, non, vous ne trouvez pas ?

Ah bah si, clairement. Entre mon père au chômage et le PDG de la grosse boîte, pour la fraternité, faudra repasser. C'est plutôt chacun pour soi et Dieu pour tous, en vérité.

T'as trop des expressions de vieux/vieille, toi !

La devise, malheureusement, ça ne veut pas dire que c'est toujours ainsi que ça se passe dans la vie.

Alors, de l'écrire là-haut, ça sert à rien ? C'est juste pour faire genre ou bien ? Ça sert à essayer, je crois. À nous donner l'exemple, nous montrer comment il faudrait que ce soit.

Comme un mode d'emploi ?

Si tu veux.

Mais comment l'appliquer ?

Ouais, c'est comment qu'on devient fraternel ?

Fraternel.le.s, pas fraternelleux !

On ne peut pas le devenir. On l'est ou pas. Ce n'est pas un truc qui s'apprend. Bien sûr que si. On peut se rendre compte qu'on n'assume pas, changer de comportement, faire des efforts, faire de notre mieux.

Qui doit faire des efforts ?

Tout le monde ! Toi et moi. Les gens. Les politiques.

Et même les flics ?

Bah oui. Tout le monde. La devise, elle vaut pour tous et toutes, à ce qu'il paraît.

En théorie, pas en vrai.

C'est bien pour ça que ça ne va pas. Que le monde est tout pourri, parfois...

Pas que parfois. Souvent !

C'est à cause de celles et ceux qui pensent que la devise, elle ne les concerne pas. Qui se croient au-dessus, qui s'en balancent, qui ne font attention qu'à eux.

Alors qu'en fait, si tout le monde traitait tout le monde comme si on était de la même famille, avec du respect, de la solidarité, mille fois mieux on s'en sortirait.

C'est clair.

Oui, mais concrètement, comment faire ?

Quand on voit quelqu'un qui galère, eh bien, on l'aide, comme on peut.

Et quand on trouve quelqu'un trop chelou, on se dit qu'il est un peu notre frère et on juge pas, on l'accepte quel qu'il soit.

Faut pas se compliquer la tête. C'est aussi simple que ça.



Je pense que vous vous trompez. Que ce n'est pas simple. Bien au contraire, c'est embrouillé.

Oui, parce que des fois, les gens, les autres, pour les comprendre, c'est pas évident. Des fois, ils sont tellement différents, comme si d'une autre planète sens dessus dessous ils étaient tombés.

Dans ta famille, pourtant, spontanément, tu le fais ! Même quand ton frère, ta sœur, ta tante ou tes cousins, ils t'agacent, qu'ils t'insupportent au point que t'as envie de les frapper, malgré tout tu te rappelles que c'est la famille, que vos différences, il faut arriver à les dépasser ; et le plus souvent tu prends sur toi. C'est normal, c'est la famille !

Mais la fraternité, celle qui dans la République devrait exister, qu'on devrait toujours appliquer, c'est exactement ça ! Comme une famille, mais beaucoup plus grande.

Alors, en gros, ils disent la même chose, monsieur Dicton et monsieur Fronton ? C'est trop ça : monsieur Dicton et monsieur Fronton sont nos tontons !

Oui, bon, on parle de trucs sérieux là ; ça va bien deux minutes, les rimes débiles et les chansons concons.

Si la fraternité, ça veut dire qu'on peut plus rigoler...

Vas-y, tu t'es cru.e où ? Sur les mairies, il n'y a pas écrit : « Liberté / Égalité / Fraternité / Sororité : qu'est-ce qu'on va se marrer ! »

Ils devraient le changer ! Parce que la fraternité, je pense que c'est exactement ça.

Ouh là, tu m'as perdu, je ne te suis plus...

La fraternité, d'après ce que j'ai fini par capter, c'est être capable de se prendre la tête, discuter, pas forcément être d'accord, même nous chamailler, sans jamais oublier qu'on est dans le même bateau...

La même galère, ouais...

Et se souvenir que, quoi qu'il arrive, on peut aussi rigoler.

Appeler les grands à l'aide

Arthur, seul sur scène.

Salut tout le monde. Je m'appelle... euh... je ne sais plus...

(Il s'adresse à quelqu'un en coulisses)

Eh, apporte-moi mes fiches, fais vite !

(Il sourit, gêné)

C'est mon petit frère, il m'assiste.

(Le petit frère revient avec les fiches)

Ah, ça y est. J'ai retrouvé. Je m'appelle Arthur.

Pardon pour ce cafouillage, j'avais oublié mon nom de scène.

Quoi dire pour me présenter ?

J'ai douze ans, je suis en cinquième. J'aime bien arroser chez les voisins. J'aime bien ne rien faire et prendre une douche, et j'aime aussi manger des saucisses !

(Le petit frère n'arrête pas de ricaner et gigoter à côté)

Mais arrête de me pincer ! Excusez mon petit frère, il est... très chiant. Ça l'amuse de me déconcentrer. Quelle maturité!

(Au petit frère)

Vas-y, file maintenant !

Je déteste mon petit frère, enfin, je ne le déteste pas vraiment, juste quand il m'embête alors que je voudrais bien faire.

Je déteste les épinards, les courgettes et le harcèl... Zut, j'ai failli tout dévoiler dès le début, alors qu'il faut garder un peu de suspens dans cette histoire.

Je suis sportif, handballeur plus précisément. Même si ceux qui me connaissent trouvent que je fais plus clown que handballeur. En allant au premier entraînement, je me suis perdu. C'est ma cinquième année et je ne com-



prends toujours rien aux règles : il m'arrive encore de marquer dans les buts de mon équipe, pfff...

Mais je ne suis pas là pour vous raconter mes prouesses sportives, alors trêve d'introduction, passons aux choses sérieuses.

L'année dernière, dans mon collège, il s'est passé quelque chose qui m'a beaucoup marqué.

Une nouvelle élève est arrivée en cours d'année. Elle avait onze ans je crois, car elle était en sixième. Certains disaient qu'elle venait de Russie, d'autres d'Amérique. Bref, elle débarquait de l'étranger et ne parlait pas très bien français encore. Comme elle était nouvelle, elle n'avait pas d'amis.

Sarah, une fille de la classe, est allée lui parler. C'est comme ça que nous autres, on a su que la nouvelle s'appelait Carmella et qu'elle venait de Syrie. Dans son pays, c'est la guerre. Toute sa famille est restée là-bas et c'est un couple de Torcy qui lui a offert l'hospitalité.

Ce que Sarah a surtout appris, c'est que dans la famille qui a accueilli Carmella, les parents, eh bien, c'était... deux daronnes. Carmella a demandé à Sarah de ne pas en parler, mais Sarah ne voyait pas du tout pourquoi il fallait garder le secret, alors le soir chez elle, à table, elle l'a raconté à sa famille.

Et malheureusement, Enzo, le frère de Sarah, ce n'est pas le garçon le plus ouvert d'esprit. Ça ne lui plaisait pas du tout, cette histoire d'avoir deux mères. Dès qu'il a pu, Enzo est allé tout dire à son pote. Les deux imbéciles n'ont rien trouvé de mieux à faire que de le crier sur tous les toits, ou plutôt, de l'écrire sur les réseaux sociaux.

C'est ainsi que le harcèlement a débuté.

(Un chœur de narratrices et narrateurs vient se joindre à Arthur)

Au début, c'était seulement des petites remarques, des ricanements.

Les autres élèves se moquaient de Carmella, de sa manière de parler, de ses habits, et de ses mères adoptives car ils trouvaient ça bizarre.

En plus, le collège c'était compliqué pour elle, ses notes n'étaient pas terribles.

Les profs l'encourageaient, mais vu l'ambiance pourrie avec les autres élèves, elle ne pouvait que se refermer sur elle-même.

Elle était très blessée que Sarah ait trahi son secret.

Puis les moqueries sont devenues des insultes.

Dans la cour, tous les amis des harceleurs se mettaient autour d'elle.

Ils lui disaient :

(Le chœur des harceleurs apparaît)

Rentre chez toi, tu sers à rien !

Ton accent il est claqué au sol !

C'est pas normal d'avoir deux mères !

Retourne dans ton pays !

(Le chœur des narrateurs reprend)

Ça a fini par dégénérer en bousculades. Dans les couloirs, ils la chahutaient, ils la poussaient contre les poubelles. À la fin des cours, ils lui piquaient ses affaires et les jetaient sur la route. C'est devenu un enfer.

Elle n'osait rien dire, ni à ses parents adoptifs, ni aux professeurs. Elle avait peur que ça ne fasse qu'empirer les choses.

Nous autres, ça nous faisait de la peine de voir tout ça, mais on ne savait pas quoi faire pour que ça s'arrête.

Et Sarah se sentait coupable.

Nous avons commencé par aller parler à Carmella.

Nous ne savions pas comment la consoler, à part l'entourer physiquement pour la protéger, mais les harceleurs étaient nombreux et on se sentait faible face à eux.

C'est là que Tom a eu une super idée !

Il est allé voir des grands de troisième et leur a raconté l'horreur que vivait Carmella.

Les troisièmes sont arrivés à notre rescousse et se sont mis à crier :

(Les troisièmes apparaissent)

Vous n'avez pas honte de vous en prendre à des plus petits que vous ?

Vous nous faites pitié !

Vous n'êtes qu'une bande de minables !

(Les narrateurs reprennent)

Les harceleurs ont eu peur des grands et ils ont fini par partir. J'espère qu'ils avaient vraiment honte.

Mais on savait que ça ne suffisait pas.

Nous avons pris notre courage à deux mains, et nous sommes allés dans la salle des profs. Nous leur avons raconté toute l'histoire. La principale a convoqué les parents des harceleurs et ils ont été exclus définitivement du collège.

Au collège, il y a eu une campagne contre le harcèlement. Avec des conférences, des témoignages. À la fin de l'année, il y a aussi eu une grande kermesse qui s'appelait la « fête de la fraternité », avec plein de jeux, des chamboule-tout, du bowling, une pêche aux canards.

Pour se défouler et se reconstruire après ce qu'elle avait vécu, Carmella s'est mise à la danse. C'est devenu pour elle une vraie passion. Elle fait régulièrement des vidéos sur les réseaux sociaux et elle a plein d'abonnés.

Et nous autres, nous avons un peu honte d'avoir mis tout ce temps à réagir, à nous opposer aux harceleurs. Nous nous sommes promis de ne jamais laisser une chose pareille se reproduire et de toujours protéger les plus faibles.



Sur le banc de touche

PERSONNAGES

Zina

Anissa

Astor

Samuel

Aymeric

et d'autres camarades...

TABLEAU 1

*Un terrain de foot. Zina attend sur le banc de touche.
Arrive Astor, les mains dans les poches.*

Zina – Le ballon ?

Astor – Oublié.

Zina – Oublié ?!! Je rêve !!! J'ai dû raconter de gros mensonges pour venir à l'entraînement.

Astor – Tu peux rentrer chez toi.

Zina – Merci ! Mais je reste. On va faire sans. Tu fais gardien. T'imagines la trajectoire de la balle.

Astor ne bouge pas.

Zina – C'est quoi ton problème ?

Astor – Tu peux pas comprendre.

Zina – Surtout si tu ne m'expliques pas.

Un temps.

Astor – Je veux disparaître.

Zina – Disparaître...

Astor – Mourir ! Je veux mourir.

Zina – Là tout de suite maintenant ?

Astor – Plutôt demain ou après-demain.

Zina – T'as pas encore la date ?

Astor – J'ai pas fini ma série.

Zina – Et tu sais comment tu veux mourir ?

Astor – J’hésite encore.

Zina – Le poison ! C’est le mieux. Efficace. Rapide. Roméo et Juliette.

Astor – Connais pas.

Zina – Juliette prend du poison qui n’est pas du vrai poison. Elle fait semblant de mourir. Roméo croit qu’elle est morte. Il se tue pour la rejoindre dans la mort. Mais elle est juste endormie...

Astor – C’est quelle série ?

Zina – Laisse tomber. On s’entraîne ! Petit pont, salto arrière une première passe une deuxième ! Dribble ! Tête !

Astor – Nan.

Zina se rassoit à ses côtés.

Zina – On joue dimanche !

Astor – Je te dis que je ne serai plus là.

Zina – Tu peux pas retarder un peu.

Astor – Ils arrivent dans deux jours. J’aurai disparu avant.

Zina – Soit tu m’expliques tout de suite soit t’es disqualifié soit j’appelle tes parents.

Astor – J’ai plus de parents.

Zina – Quoi !!!????

TABLEAU 2

Zina arrive en courant devant la piscine.

Anissa l’attend. Un attroupement est massé devant les portes.

Zina – Il se passe quoi ?

Anissa – Problème. Ambulance. Pompiers. Un noyé... Un feu de piscine...

Zina – Astor !

Anissa – À la piscine ? Il déteste.

Zina – Il est venu et il s’est noyé !

Anissa – Tu délires !

Zina – Il m’a dit qu’il voulait mourir depuis que ses parents ont disparu.

Anissa – Tu dis n’importe quoi. Je viens de les croiser ses parents.

Zina – T’es sûre ?

Anissa – Il y avait un camion de déménagement devant chez eux, et tout le monde portait des tonnes de cartons. J’ai même parlé avec Astor.

Zina – Il a dit quoi ? Comment il va ? Il s’est jeté la tête la première dans un carton...

Anissa – Il est super content. Son père lui laisse son bureau pour ses maquettes. Il va avoir toute la place. Il pourra nous inviter pour faire des fêtes.

Un temps.

Anissa – Je crois que c'est fichu pour la piscine.

Zina – Je vais demander.

Voix haut-parleur :

« Bonjour à tous. Suite à un problème de pompe nous sommes contraints de fermer la piscine aujourd'hui. Nous vous prions de nous excuser. »

Anissa – On va au parc ?

Zina – J'ai entraînement.

TABLEAU 3

Astor est sur le banc de touche. Arrive Zina.

Zina – Pas encore mort ?

Astor – J'ai pas eu le temps.

Zina – Hum... hum...

Un temps.

Astor – T'as un truc à dire ?

Zina – Je sais tout.

Astor – M'étonnerait.

Zina – Mais si.

Astor – Mais non.

Zina – Mais si.

Un temps.

Astor – Alors ?

Zina – Tu vas t'installer dans le bureau de ton père.

Astor – Possible.

Zina – C'est super !

Astor – Le bureau vide. Pour moi tout seul. Sans mon père. Super ?

Zina – Il est parti en vacances...

Astor – Parti pour toujours. Pour toujours. Et l'autre arrive. Avec un autre.

Un long temps de doute.

Zina – Madame Legendre...

Astor – Quoi madame Legendre ?

Zina – Madame Legendre NOTRE prof de français. Elle dit : faites des phrases avec des verbes des compléments des sujets et tout le blabla sinon on ne comprend rien.

Eh ben toi, quand tu parles, je ne comprends rien.

Astor – Pas envie de faire des phrases.

Un temps.

Zina – On joue ?

Astor – Pas le ballon.

Silence.

Astor – Tu dis rien ?

Zina – J'ai pas les mots. Salut !

TABLEAU 4

Anissa est devant la cafétéria fermée, un attroupement est massé devant les portes. Arrive Zina.

Zina – Les pompiers ?

Anissa – Problème sanitaire. Intoxication.

Zina – Astor ?

Anissa – Écoute Zina, je commence à en avoir marre de ton histoire avec Astor. À chaque fois qu'il y a un problème tu penses qu'il lui est arrivé malheur. Astor va très bien. Je l'ai encore croisé ce matin. Il est en pleine forme.

Zina – Tu ne peux pas comprendre.

Anissa – Explique.

Zina – Astor c'est comme mon frère. Je sais quand il ne va pas bien.

Anissa – C'est pas le premier à qui ça arrive.

Zina – Quoi ?

Anissa – Ton « frère » comme tu dis, il ne t'en a pas parlé ?

Zina – Il est secret.

Anissa – Ses parents se séparent et son beau-père débarque avec son fils. Tu parles d'une histoire. Regarde, Sarah elle a eu trois beaux-pères en cinq ans et elle ne compte plus les demi-frères et sœurs.

Zina – Il ne m'a rien dit.

Anissa – Il n'ose pas.

Une dame pose un écriteau sur la porte :
« La cafétéria reste fermée pour désinfection des locaux adjacents. »

Anissa – Tu me portes la guigne. Bon, on va au parc.
Zina – J’ai foot.

TABLEAU 5

Zina joue seule sur le terrain sans ballon.
Elle fait une chorégraphie.

Zina – Une passe... un dribble... reprise de la tête par le numéro 10 accélération sur l’aile gauche. Attention ! Attention... petit pont ! Une passe manquée ! Non une reprise de volée et frappe ! Un lob. Un lob. Barre transversale !!!!
Raté c’est raté ! Notre attaquant n’est pas dans son meilleur jour.
Et c’est la mi-temps.
On se retrouve dans quelques instants.

Astor qui est arrivé depuis un moment applaudit.

Zina – Toujours vivant ?
Astor – Il y a une saison 8.
Zina – Tu joues dimanche ?
Astor – Ça va dépendre.
Zina – De quoi ?
Astor – Ils arrivent samedi.
Zina – Pourquoi tu ne m’as rien dit ?
Astor – J’sais pas.
Zina – Anissa elle a raison, c’est pas grave. Tous les parents se séparent même s’ils restent ensemble.
Astor – Comprends pas.
Zina – Les adultes des fois ils ne s’aiment plus et ils restent ensemble. Ils font semblant.
Astor – J’aurais préféré.
Zina – La chance que t’as. Le bureau de ton père, pour toi tout seul, et un nouveau frère. Comme ça hop ! Un dribble, un but !
Astor – Ce sera jamais mon frère. C’est un demi-frère.
Zina – Tu vas le couper en 2 ?
Astor – Un demi-père un demi-frère.
Zina – Si tu les mets ensemble ça fait 1. Tu les as déjà rencontrés ?
Astor – Ben oui.

Zina – Alors ? Sympas ?
 Astor – Nan.
 Zina – Ils aiment le foot ?
 Astor – Il a le maillot du PSG.
 Zina – Aie !

TABLEAU 6

Anissa est assise sur un banc face à la gare. Arrive Zina.

Zina – Pourquoi tu m’as donné rendez-vous ici ?
 Anissa – Pour voir si les trains déraillent.
 Zina – Tu veux prendre le train ?
 Anissa – Non, mais quand je te donne rendez-vous quelque part, il y a toujours un problème. C’est un test.
 Zina – Très drôle.

Un temps.

Zina – Des nouvelles d’Astor ?
 Anissa – Plutôt oui.
 Zina – Raconte.
 Anissa – Son nouveau frère est venu au collège. Il sera dans ma classe.
 Zina – Avec toi et Astor !!!
 Anissa – La prof a demandé à ce qu’on lui donne les cours. J’ai levé la main.
 Astor n’a pas supporté, il a quitté la classe.
 Zina – Buuuuut !
 Anissa – T’es folle !

Voix haut-parleur :

« Le train Quimper-Lorient partira quai numéro 2 avec un retard de 30 minutes. »

TABLEAU 7

Terrain de foot. Zina est seule sur le banc. Arrive Anissa.

Zina – T’as dit quoi à tes parents ?
 Anissa – La piscine est ouverte.
 Zina – T’as des baskets ?
 Anissa – Pas question ! Elles sont neuves.
 Zina – Je t’en passe une paire.

Zina sort de son sac une paire de baskets.

Anissa – Elles sont pourries ! Je peux pas mettre ça. Pis je déteste le foot.

Zina – Personne ne les verra. T'es dans les buts. Tu rentres tes pieds à l'intérieur, comme les grenouilles. C'est les bras qui comptent.

Anissa – Elles ont pas de pieds les grenouilles.

Zina – Je te montre.

Zina fait une démonstration avec les pieds à l'intérieur.

Anissa – J'y arriverai jamais.

Zina – Pense aux grenouilles. Ça va aller. L'autre équipe est nulle. Tu ne verras pas une seule balle.

Anissa – T'es sûre qu'Astor ne viendra pas ?

Zina – Il est hors jeu.

Anissa – Pourquoi tu demandes pas à son « nouveau » frère ?

Zina – Connais pas.

Anissa – Je l'appelle.

Un groupe débarque, c'est l'équipe de Zina.

Il y a autant de filles que de garçons. Ils partent tous faire un footing sauf Samuel le... capitaine.

Samuel – Salut Zina.

Zina – Salut. On a un problème. Astor vient pas.

Samuel – Moi aussi j'ai un problème. Simon est malade. Il manque deux joueurs.

Zina – Un.

Un temps.

Anissa – Je fais goal.

Samuel – Toi ???? Mais t'es incapable d'arrêter une balle.

Anissa – Je fais la grenouille comme ça !

Samuel – Zina, c'est toi qui lui as demandé ?

Anissa – Faut pas avoir fait bac plus 8 pour arrêter une balle.

Zina – Ben oui ! Et pis je suis une très bonne nageuse. La grenouille je connais.

Samuel – De toute façon ça règle pas le problème on est 10.

Anissa – Aymeric arrive.

Samuel et Anissa en chœur – Aymeric ???

Anissa – Le... nouveau frangin d'Astor.

Sur le banc de touche

... Suite

TABLEAU 8

Un peu plus tard... Anissa et Zina sont dépitées.

Anissa – Pourquoi il est parti si vite Samuel ?

Zina – Il a eu peur.

Anissa – Non, il avait un truc super urgent à faire.

Zina – Comme ça subitement ? C'est un trouillard.

Anissa – Il aime pas jouer avec les gens qu'il connaît pas.

Zina – S'il ne revient pas, c'est mort.

Anissa – On l'appelle.

Zina – Il a plus de téléphone.

Samuel revient sur le terrain.

Anissa – Samuel ! Yes !!!!

Samuel se retourne et sort un objet de sa poche.

Samuel – Surprise ! Nouveau téléphone. Dernier modèle.

Zina – C'était ça ton urgence !

Anissa – Whaou ! Montre ! Tu me le passes ?

Samuel – Attention fragile !

Anissa l'admire pendant un long moment.

Une horde de pigeons survole le terrain.

Samuel – Je déteste ces volatiles !

Tout en manipulant le portable Anissa rentre sa tête dans sa capuche et, d'un geste brusque, laisse tomber le téléphone qui finit dans une flaque. En voulant le récupérer, elle sent ses pieds s'enfoncer dans la boue.



Samuel – NAN ! Ramasse-le ! Tu sais combien ça coûte ? Il ne s'allume plus !!!!! Merci Anissa ! Comptez pas sur moi pour le match !

Samuel repart furieux.

Anissa – Je suis vraiment désolée, en ce moment je suis tellement maladroite.

Zina – Mais c'est pas qu'en ce moment que tu es « tellement » maladroite !

Un temps.

Zina – Attends, c'est pas mes baskets ça ?

Anissa – Oui et non. Les tiennes étaient propres, je les ai salies, alors elles sont un peu à moi ! Je vais les nettoyer. Je te les rendrai propres. Et elles seront à toi.

Zina est furieuse, elle ignore Anissa un long moment.

Anissa – Je suis désolée... Pardonne-moi... C'est à cause des pigeons.

Zina – C'est bon. Maintenant il faut trouver un plan.

Anissa – Ca va être compliqué.

Zina – On dit qu'on a besoin d'un remplaçant pour Samuel. Et on dit pourquoi ce match est super important.

Anissa – Heu...pourquoi il est super important ?

Zina (énervée) – Parce que les gains sont au profit de l'association « Les enfants perdus » !

Anissa – Ha oui, c'est vrai ! Regarde, Aymeric arrive, il remplacera Samuel. C'est génial !

Elles le rejoignent.

Anissa – Je te présente Zina.

Aymeric – Moi c'est Aymeric.

Zina – J'ai une question. Est-ce que tu connais ton demi-frère ?

Aymeric – C'est un peu bizarre comme approche ! Non, je le connais pas, je l'ai jamais vu.

Zina – Parfait !

Aymeric – Parfait ?

Anissa – Fais-nous confiance.

Zina – Pour le match, tu t'appelleras Jacob, tu viens du Canada et tu as 13 ans.

Aymeric – Vous pouvez m'expliquer ?

Zina – Tu lui expliques. Moi je vais chercher Astor.

Zina prend ses jambes à son cou et s'éloigne.

TABLEAU 9

Zina arrive essoufflée au pied de l'immeuble d'Astor. Elle lance un petit caillou sur sa fenêtre.

Astor – Tu veux quoi Zina ?

Zina – Faut que tu viennes pour le match.

Astor – Et pourquoi ?

Zina – Parce que !

Astor – Parce que quoi ?

Zina – Parce que le gain du match ira directement à l'association « Les enfants perdus » !

Astor – Des enfants comme moi ?

Zina – Des enfants orphelins qui ont une vie horrible.

C'est pas vraiment ton cas. Allez viens !

Un long moment de doute.

Astor – Ok mais parce que c'est toi...

Zina – Et parce que c'est nous ! Et que c'est pour eux !

Astor descend. Ils s'éloignent.

Zina – Astor, il faut que je te demande un truc.

Astor – Je t'écoute.

Zina – Tu m'as bien dit que tu connaissais ton demi-frère ?

Un temps.

Astor – Je t'ai menti, je connais juste son prénom.

Aymeric.

Ils rejoignent le terrain.

Anissa – Ouais, il y a Astor !
Zina – L'équipe est au complet !
Astor – Il y a combien en jeu ?
Zina – Plus de 1000 euros !
Astor – Bon, on le commence ce match ?
Zina – Allez ! Pas le droit de perdre, c'est pour les enfants orphelins !
Anissa – Faut gagner !

Tout le monde se met en place.

TABLEAU 10

Voix haut-parleur – « Le match commence dans cinq minutes. »

Zina – Anissa, va dans la cage ! Jacob et Astor défenseurs, et moi, attaquante !

Astor s'adresse à Zina.

Astor – C'est qui lui ?

Aymeric entend et se retourne.

Aymeric – Moi ? C'est Jacob ! Et toi ?

Astor – Astor.

Zina – C'est bon les garçons, fini les bavardages !

Voix haut-parleur – « Le match commence. »

Zina – On va gagner !

Coup de sifflet c'est parti !

Aymeric – La passe Astor !

***Astor fait une passe décisive à Jacob, qui marque.
Voix haut-parleur – « 1-0 pour les Politzors ! »
Anissa arrête la balle en faisant la grenouille mais,
avec sa guigne légendaire, elle ne tarde pas à se
prendre un but.***

Voix haut-parleur – « 1-1, c'est la mi-temps. »

Aymeric – C'est serré !

Zina – Ouais, t'as raison, c'est chaud !

Voix haut-parleur – « Le match va reprendre. »

Zina – Chacun à son poste !

Zina fait la passe à Astor qui court pour marquer.

Aymeric – Attention, Astor ! Attention !

Un adversaire fait un croche-pied à Astor.

Aymeric arrive en courant et tend la main à Astor pour l'aider à se relever.

Astor – Merci.

Aymeric décide de tirer le penalty pour venger Astor. Il marque.

Voix haut-parleur – « 2-1 pour le Club des Politzors. »

Grand moment de liesse ! L'équipe pousse des cris de joie. Ils sont rejoints par Samuel. Il montre son téléphone, comme un trophée, et s'assoit sur le banc de touche.

Samuel – Il marche !!!

Zina – Fais le commentaire et enregistre !

Samuel – Joli dribble de Philippe. Merveilleuse passe d'Aymeric !

Zina – Non !!!!! c'est Jacob !

Astor s'arrête et hésite à faire la passe à Aymeric.

Astor – ...

Aymeric – La balle ! La balle !

Zina – Allez, reprenez le match !

Astor, perturbé, tire, la balle atterrit directement dans les cages. Fin du match.

Voix haut-parleur – « Les Politzors sont vainqueurs. »

Applaudissements.

Aymeric – Bien joué !

Astor – Tu t’appelles comment en fait ?

Aymeric – Aymeric.

Astor – Comme l’autre ?

Aymeric – Oui... Comme l’autre, ton demi-frère...

Astor, furieux, rentre chez lui en courant.

TABLEAU 11

Tout le monde se retrouve chez Astor pour célébrer la victoire.

Aymeric arrive tardivement et frappe à la porte.

Astor occupé, c’est Zina qui ouvre.

Aymeric – Salut Zina, j’ai apporté des pizzas.

Zina – Merci Aymeric, mais tu peux pas rester. Astor va mal le prendre.

Aymeric – Je vous laisse.

Aymeric dépose les pizzas et quitte l’appartement le cœur lourd. Zina dépose les pizzas au salon.

Astor – Qui a apporté toutes ces pizzas ? on n’a appelé personne !

Zina – Aymeric...

Astor – Il est où ?

Zina – Je pensais que tu ne voulais pas le voir après ce qui s’est passé pour le match...

Astor – Mais...

Une sirène retentit au loin.

Anissa regarde par la fenêtre.



Anissa – Oh non, Aymeric...

Tous les amis descendent et se dirigent vers le lieu de l'accident.

Zina – C'est son vélo !

Astor pousse tout le monde pour voir ce qu'il se passe.

Un pompier – Tu connais la victime ?

Astor – Oui.

Le pompier – Ne t'inquiète pas, rien de grave, on termine les soins et il va pouvoir rentrer. Tu sais où il habite ton copain ?

Astor – C'est pas mon copain. C'est mon frère.

Aymeric les rejoint. Il boite un peu. Astor l'aide.

Aymeric – On a gagné ?

Astor – On a gagné !

Clopin-clopant les « Politzors » s'éloignent, pour enfin célébrer leur(s) victoire(s) en or !

MAQUETTE ET ILLUSTRATIONS

ÉLÈVES DE TERMINALE BAC PRO AMA
Option communication visuelle plurimédia
DU LYCÉE ALFRED-COSTES À BOBIGNY
(lycée des métiers de la communication
et de l'industrie graphique)

ENCADRÉS PAR LEURS PROFESSEURS DE PROJET DE COMMUNICATION ET DE PAO

GABRIEL ARYANAYAGAM
ELSA BARCHECHAT
BÉRÉNICE GUITARD
AZAD IBRAHIM
CAROLINE LUMBROSO
BÉNÉDICTE POUCHAIN

OCÉANE ANAVEG
JAIME AZEVEDO
LUCAS BARBOZA
ENZO BOUZERIATA
ERIC BRIONES BARRETO
AMILSON CANCADO
CHRIST-STEEVY DAYA
ABOULAYE DIABY
THOMAS GAMAS
MAEL GAUDET
MOHAMED HANNANE
ABDELGHANIYY JEANNOT
MARIO LAHMAR
KYLIANN LEGRAND
SERENA MARQUES
ABDOULAYE MENDES
ALEKSA MILOVANOVIC
WALID OUADAH
YANN PETIT
WILLIAMS PIERRE
MANUELLA RADOM
CHRISTOPHE SILVINA
JÉRÔME THEODOSE
ERNESTLINE THERMILUS
FARAHDJI TOTO

Directeur de la publication

DANIEL AUVERLOT
recteur de l'académie de Créteil

Coordination du projet

Rectorat de l'académie de Créteil
Mission « Maitrise de la langue et des langages –
prévention de l'illettrisme »

CHARLES NAÏM
SÉVERINE FURTADO

Direction de la communication

MÉLANIE ROZES
JEAN-PHILIPPE ROCHE
LAURENCE POSSELLE
NATHALIE VIANA
VIRGINIE REGNAULD

Maquette et illustrations

ÉLÈVES DU LYCÉE DES MÉTIERS ALFRED-COSTES
À BOBIGNY (SEINE-SAINT-DENIS)

Coordination des équipes du lycée Alfred-Costes

DOMINIQUE FERNANDEZ

FRATERNITÉ

C'est au thème de la fraternité qu'est consacré ce cinquième volume de la collection. Les textes, écrits par des élèves de sixième et par des écrivains, se font écho autour du théâtre, du roman et de la poésie. Neuf classes ont travaillé avec neuf écrivains « parrains » et « marraines », qui ont entraîné les écrivains en herbe dans leur univers littéraire, dans une approche vivante et nouvelle de la lecture et de l'écriture.

Séverine Daucourt, Elitza Gueorguieva, Sophie Laroche, Lise Martin, Isabelle Pandazopoulos, Maria Poblète, Sonia Ristic, Anne Savelli et Luc Tartar sont venus ainsi à la rencontre des élèves et de leurs professeurs. Chaque classe, inspirée par cet échange, a donné libre cours à sa créativité pour traduire en mots, avec sérieux ou fantaisie, son image de la fraternité, de ses valeurs d'entraide et de partage.

Les textes une fois composés ont été mis en page par des élèves de terminale du lycée Alfred-Costes à Bobigny, qui ont conçu la maquette et réalisé toutes les illustrations : ainsi est né ce « Livre de l'académie de Créteil » qui est aussi, avant tout, le livre de nos élèves.



ISBN : 978-2-11-139633-3



9 782111 396333

LIVRE
DE L'ACADÉMIE
DE CRÉTEIL

2021